

CANDIDE,

O U

L'OPTIMISME,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

D E

MR. LE DOCTEUR RALPH.



M. DCC. LIX.

CANDIDE,

OU

L'OPTIMISME,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE

M^R. LE DOCTEUR RALPH.

M. DCC. LIX.

CANDIDE, OU L'OPTIMISME.

CHAPITRE PREMIER.

*Comment Candide fut élevé dans un
beau Château, & comment il fut
chassé d'icelui.*



L y avait en Westphalie, dans le Château de Mr. le Baron de Thunder-ten-tronckh » un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son ame. Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple ; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait *Candide*. Les anciens domestiques de la maison soupçonnaient qu'il était fils de la sœur de Mr. Le Baron, & d'un bon & honnête Gentil-homme du voisinage, que cette Demoiselle ne voulut jamais épouser, parce qu'il n'avait pu prouver que soixante & onze quartiers, & que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du tems.

Monsieur le Baron était un des plus puissans Seigneurs de la Westphalie, car son Château avait une porte & des fenêtres. Sa grande Salle, même, était ornée d'une Tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute dans le besoin ; ses palfreniers étaient ses piqueurs ; le Vicaire du village était son grand Aumônier. Ils l'appelaient tous Monseigneur, & ils tiaient quand il faisait des contes.

Madame la Baronne qui pesait environ trois cent cinquante livres, s'attirait par-là une très-grande considération, & faisait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encor plus respectable. Sa fille Cunégonde, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante. Le fils du Baron paraissait en tout digne de son père. Le Précepteur Panglofs était l'oracle de la maison, & le petit Candide écoutait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge & de son caractère.

Panglofs enseignait la Métaphyfico-théologo-cosmolo-nigologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet fans cause, & que dans ce meilleur des Mondes possibles, le Château de Monseigneur le Baron était le plus beau des Châteaux, & Madame la meilleure des Baronnes possibles.

Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement : car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes. Les jambes font visiblement instituées pour être chauffées, & nous avons des chausses. Les pierres ont été formées pour être taillées, & pour en faire des Châteaux ; aussi Monseigneur a un très-beau Château ; le plus grand Baron de la province doit être le mieux logé : & les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année : par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien, ont dit une sottise : il fallait dire que tout est au mieux.

Candide écoutait attentivement, & croyait innocemment ; car il trouvait Mademoiselle Cunégonde extrêmement belle, quoiqu'il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né Baron de Thunder-ten-tronckh, le second degré de bonheur était d'être Mademoiselle Cunégonde, le troisième de la voir tous les jours, & le quatrième d'entendre

Maître Pangloss, le plus grand Philosophe de la Province, & par conséquent de toute la Terre.

Un jour Cunégonde en se promenant auprès du Château, dans le petit bois qu'on appelait parc, vit entre des broussailles le Docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mere, petite brune très-jolie & très-docile. Comme Mademoiselle Cunégonde avait beaucoup de disposition pour les sciences, elle observa, sans soufler, les expériences réitérées dont elle fut témoin ; elle vit clairement la raison suffisante du Docteur, les effets & les causes : & s'en retourna toute agitée, toute pensive, toute remplie du desir d'être savante ; songeant qu'elle pourrait bien être la raison suffisante du jeune Candi de, qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra Candide en revenant au Château & rougit ; Candide rougit aussi ; elle lui dit bon jour d'une voix entrecoupée, & Candide lui parla fans savoir ce qu'il disait. Le lendemain après le diner, comme on sortait de table, Cunégonde & Candide se trouvèrent derrière un paravent ; Cunégonde laissa tomber son mouchoir, Candide le ramassa, elle lui prit innocemment la main, le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune Demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particulière ; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. Monsieur le Baron de Thunder ten-tronckh passa auprès du paravent, & voyant cette cause & cet effet chassa Candide du Château à grands coups de pied dans le derrière ; Cunégonde s'évanouit ; elle fut souffletée par Madame la Baronne, dès qu'elle fut revenue à elle-même ; & tout fut consterné dans le plus beau & le plus agréable des Châteaux possibles.

CHAPITRE SECOND.

Ce que devint Candide parmi les Bulgares.

CAndide chassé du Paradis terrestre, marcha long-tems fans savoir où, pleurant, levant les yeux au Ciel, les tournant souvent vers le plus beau des Châteaux qui renfermait la plus belle des Baronnettes ; il se coucha fans souper au milieu des champs entre deux niions, la neige tombait à gros flocons. Candide tout transi se traîna le lendemain vers la Ville voisine, qui s'appelle Waldberghoff-trabk-dikdorff, n'ayant point d'argent, montant de faim & de lassitude, il s'arrêta tristement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent : Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très-bien fait & qui a la taille requise ; ils s'avancèrent vers Candide, & le prièrent à diner très-civilement. Messieurs, leur dit Candide avec une modestie charmante, vous me faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. Ah Monsieur ! lui dit un des bleus, les personnes de votre figure & de votre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut ? Oui, Messieurs, c'est ma taille, dit-il en faisant la révérence. Ah Monsieur ! mettez vous à table ; non-seulement nous vous défrayerons, mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent ; les hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les autres. Vous avez raison, dit Candide ; c'est ce que Mr. Pangloss ma toujours dit, & je vois bien que tout est au mieux. On le prie d'accepter quelques écus, il les prend & veut faire son billet, on n'en veut point, on se met a table. N'aimez-vous pas tendrement.....? Oh oui ! répond-il, j'aime tendrement Mademoiselle Cunégonde. Non, dit l'un de ces Messieurs, nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le Roi des Bulgares ? Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vû. Comment ! c'est le plus charmant des Rois, & il faut boire à sa santé. Oh ! très-volontiers, Messieurs ; & il boit. C'en est assez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le

soutien, le défenseur, le héros des Bulgares ; votre fortune est faite, & votre gloire est assurée. On lui met sur le champ les fers aux pieds, & on le mène au Régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hausser la baguette, remettre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pas, & on lui donne trente coups de bâton ; le lendemain il fait l'exercice un peu moins mal, & il ne reçoit que vingt coups ; le surlendemain on ne lui en donne que dix, & il est regardé par ses camarades comme un prodige.

Candide tout stupéfait ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros : il s'avisait un beau jour du printemps de s'aller promener, marchant tout droit devant lui, croyant que c'était un privilège de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale, de se servir de ses jambes à son plaisir. Il n'eut pas fait deux lieues, que voilà quatre autres héros de six pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui le mènent dans un cachot ; on lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux, d'être fustigé trente-six fois par tout le Régiment, ou de recevoir à la fois douze baies de plomb dans la cervelle ; il eut beau dire que les volontés sont libres, & qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallut faire un choix ; il se déterminait, en vertu du don de Dieu, qu'on nomme liberté, à passer trente-six fois par les baguettes ; il essuya deux promenades. Le Régiment était composé de deux mille hommes ; cela lui composa quatre mille coups de baguettes, qui, depuis la nuque du cou jusqu'au cû lui découvrirent les muscles & les nerfs. Comme on allait procéder à la troisième course, Candide n'en pouvant plus demanda en grâce qu'on voulut bien avoir la bonté de lui casser la tête ; il obtint cette faveur ; on lui bande les yeux, on le fait mettre à genoux ; le Roi des Bulgares passe dans ce moment, il s'informe du crime du patient ; & comme ce Roi avait un grand génie, il comprit par tout ce qu'il apprit de Candide que c'était un jeune Métaphysicien, fort ignorant des choses de ce monde, & il lui accorda sa grâce avec une clémence qui fera louée dans tous les journaux & dans tous les siècles. Un brave Chirurgien guérit Candide en trois semaines avec les émollients enseignés par Dioscoride. Il avait déjà un peu de peau, & pouvait marcher, quand le Roi des Bulgares livra bataille au Roi des Abares.

CHAPITRE TROISIÉME.

Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, & ce qu'il devint.

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les haut-bois, les tambours, les canons formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en Enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La bayonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille ames. Candide qui tremblait comme un Philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin tandis que les deux Rois faisaient chanter des *Te Deum*, chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets & des causes. Il passa par dessus des tas de morts & de mourants, & gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres, c'était un village Abare que les Bulgares avaient brûlé selon les loix du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfans à leurs mammelles sanglantes ; là des filles éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs ; d'autres à demi brûlées criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre, à côté de bras & de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares ; & les héros Abares l'avaient traité de même. Candide toujours marchant sur des membres palpitans, ou à travers de ruines, arriva enfin

hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, & n'oubliant jamais Mademoiselle Cunégonde. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande : mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, & qu'on y était Chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le Château de Mr. le Baron avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de Mademoiselle Cunégonde.

Il demanda l'aumône à plusieurs graves personnages, qui lui répondirent tous, que s'il continuait à faire ce métier on l'enfermerait dans une maison de correction pour lui apprendre à vivre.

Il s'adressa ensuite à un homme qui venait de parler tout seul une heure de fuite sur la charité dans une grande assemblée. Cet Orateur le regardant de travers, lui dit : Que venez-vous faire ici ? y êtes-vous pour la bonne cause ? Il n'y a point d'effet sans cause, répondit modestement Candide, tout est enchaîné nécessairement, & arrangé pour le mieux. Il a fallu que je fusse chassé d'auprès de Mademoiselle Cunégonde, que j'aie passé par les baguettes, & il faut que je demande mon pain, jusqu'à ce que je puisse en gagner ; tout cela ne pouvait être autrement. Mon ami, lui dit l'Orateur, croyez-vous que le Pape foie l'Ante-Christ ? Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit Candide ; mais qu'il le soit, ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain. Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre ; va, coquin ; va, misérable, ne m'approche de ta vie. La femme de l'Orateur ayant mis la tête à la fenêtre, & avisant un homme qui doutait que le Pape fût l'Ante-Christ, lui répandit sur le chef un plein..... O Ciel ! à quel excès se porte le zèle de la Religion dans les Dames !

Un homme qui n'avait point été baptisé, un bon Anabatiste, nommé Jaques, vit la manière cruelle & ignominieuse dont on traitait ainsi un de ses frères, un Etre à deux pieds sans plumes, qui avait une âme ; il l'amena chez lui, le nettoya, lui donna du pain & de la bière, lui fit présent de deux florins, & voulut même lui apprendre à travailler dans les manufactures aux étoffes de Perse qu'on fabrique en Hollande. Candide se prosternant presque devant lui s'écriait, Maître Pangloss me l'a bien dit que tout est au mieux dans ce monde, car je suis infiniment plus touché de votre

extrême générosité que de la dureté de ce Monsieur à manteau noir, & de Madame son Epouse.

Le lendemain en se promenant, il rencontra un gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, & parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente, & crachant une dent à chaque effort.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Comment Candide rencontra son ancien Maître de Philosophie, le Docteur Panglofs, & ce qui en advint.

CAndide plus ému encor de compassion que d'horreur, donna à cet épouvantable gueux les deux florins qu'il avait reçus de son honnête Anabatiste Jaques. Le fantôme le regarda fixement, versa des larmes & fauta à son cou. Candide effrayé recule. Hélas ! dit le misérable à l'autre misérable, ne reconnaissez-vous plus votre cher Panglofs ? Qu'entends-je ! vous mon cher Maître ! vous dans cet état horrible ! quel malheur vous est-il donc arrivé ? pourquoi n'êtes-vous plus dans le plus beau des Châteaux ? Qu'est devenue Mademoiselle Cunégonde, la perle des filles, le chef-d'œuvre de la nature ? Je n'en peux plus, dit Pangloss ; aussitôt Candide le mène dans l'étable de l'Anabatiste, où il lui fit manger un peu de pain ; & quand Pangloss fut refait, Eh bien, lui dit-il, Cunégonde ? Elle est morte, reprit l'autre. Candide s'évanouit à ce mot ; son ami rappella ses sens, avec un peu de mauvais vinaigre qui se trouva par hasard dans l'étable. Candide r'ouvre les yeux, Cunégonde est morte ! ah meilleur des mondes, où êtes-vous ? mais de quelle maladie est-elle morte ? ne serait-ce point de m'avoir vu chasser du beau Château de Mr. son père à grands coups de pied ? Non, dit Pangloss, elle a été éventrée par des soldats Bulgares, après avoir été violée autant qu'on peut l'être. Ils ont cassé la tête à Mr. le Baron qui voulait la défendre ; Madame la Baronné a été coupée en morceaux ; mon pauvre pupille traité précisément comme sa sœur ; & quant

au Château, il n'est pas resté pierre sur pierre, pas une grange, pas un mouton, pas un canard, pas un arbre : mais nous avons été bien vengés, car les Abares en ont fait autant dans une Baronie voisine qui appartenait à un Seigneur Bulgare.

A ce discours Candide s'évanouit encor : mais revenu à soi, & ayant dit tout ce qu'il devait dire, il s'enquit de la cause & de l'effet, & de la raison suffisante qui avait mis Pangloss dans un si piteux état. Hélas, dit l'autre, c'est l'amour ; l'amour, le consolateur du Genre-humain, le conservateur de l'Univers, l'ame de tous les Etres sensibles, le tendre amour. Hélas ! dit Candide, je l'ai connu cet amour, ce souverain des cœurs, cette ame de nôtre ame ; il ne m'a jamais valu qu'un baiser & vingt coups de pieds au cû. Comment cette belle cause a-t-elle pû produire en vous un effet si abominable ?

Pangloss répondit en ces termes : O mon cher Candide ! vous avez connu Paquette, cette jolie suivante de notre auguste Baronne ; j'ai goûté dans ses bras les délices du Paradis, qui ont produit ces tourmens d'Enfer dont vous me voyez dévoré ; elle en était infectée, elle en est peut-être morte. Paquette tenait ce présent d'un Cordelier très-savant, qui avait remonté à la source ; car il l'avait eue d'une vieille Comtesse, qui l'avait reçue d'un Capitaine de Cavalerie, qui la devait à une Marquise, qui la tenait d'un Page, qui l'avait reçue d'un Jésuite, qui étant novice l'avait eue en droite ligne d'un des compagnons de Christophle Colomb. Pour moi je ne la donnerai à personne, car je me meurs.

O Pangloss ! s'écria Candide voilà une étrange généalogie ! n'est-ce pas le Diable qui en fut la souche ? Point du tout, répliqua, ce grand homme ; c'était une chose indispensable dans le meilleur des mondes, un ingrédient nécessaire ; car si Colomb n'avait pas attrapé, dans une Isle de l'Amérique, cette maladie qui empoisonne la source de la génération, qui souvent même empêche la génération, & qui est évidemment l'opposé du grand but de la nature, nous n'aurions ni le chocolat, ni la cochenille ; il faut encor observer que jusqu'aujourd'hui dans nôtre Continent, cette maladie nous est particulière comme la controverse. Les Turcs, les Indiens, les Persans, les Chinois, les Siamois, les Japonais ne la connaissent pas encor ; mais il y a

une raison suffisante pour qu'ils la connaissent à leur tour dans quelques siècles. En attendant, elle a fait un merveilleux progrès parmi nous, & surtout dans ces grandes armées composées d'honnêtes stipendiaires bien élevés, qui décident du destin des Etats ; on peut assurer que quand trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupes égales en nombre, il y a environ vingt-mille véroles de chaque côté.

Voilà qui est admirable, dit Candide, mais il faut vous faire guérir. Eh comment le puis-je ? dit Pangloss, je n'ai pas le fou, mon ami ; & dans toute l'étendue de ce Globe on ne peut ni se faire saigner, ni prendre un lavement sans payer, ou fans qu'il y ait quelqu'un qui paye pour nous.

Ce dernier discours détermina Candide ; il alla se jeter aux pieds de son charitable Anabatiste Jaques, & lui fit une peinture si touchante de l'état où son ami était réduit, que le bon homme n'hésita pas à recueillir le Docteur Pangloss ; il le fit guérir à ses dépens. Pangloss dans la cure ne perdit qu'un œil & une oreille. Il écrivait bien, & savait parfaitement l'arithmétique. L'Anabatiste Jaques en fit son teneur de livres. Au bout de deux mois étant obligé d'aller à Lisbonne pour les affaires de son commerce, il mena dans son vaisseau ses deux Philosophes. Pangloss lui expliqua comment tout était, on ne peut mieux. Jaques n'était pas de cet avis. Il faut bien, disait-il, que les hommes aient un peu corrompu la nature, car ils ne font point nés loups, & ils font devenus loups : Dieu ne leur a donné ni canon de vingt-quatre, ni bayonnettes ; & ils se font fait des bayonnettes & des canons pour se détruire. Je pourrais mettre en ligne de compte les banqueroutes, & la Justice qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en frustrer les créanciers. Tout cela était indispensable, répliquait le Docteur borgne, & les malheurs particuliers font le bien général, de forte que plus il y a de malheurs particuliers, & plus tout est bien. Tandis qu'il raisonnait, l'air s'obscurcit, les vents soufflèrent des quatre coins du monde, & le vaisseau fut assailli de la plus horrible tempête à la vue du port de Lisbonne.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Tempête, naufrage, tremblement de terre, & ce qui advint du Docteur Panglofs, de Candide, & de l'Anabatiste Jaques.

LA moitié des passagers affaiblis, expirans de ces angoisses inconcevables que le roulis d'un vaisseau porte dans les nerfs & dans toutes les humeurs du corps agitées en sens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jetait des cris & faisait des prières ; les voiles étaient déchirées, les mâts brisés, le vaisseau entr'ouvert. Travaillait qui pouvait, personne ne s'entendait, personne ne commandait. L'Anabatiste aidait un peu à la manœuvre ; il était fur le tillac ; un matelot furieux le frappe rudement & l'étend fur les planches ; mais du coup qu'il lui donna, il eut lui-même une si violente secousse, qu'il tomba hors du vaisseau la tête la première. Il restait suspendu & accroché à une partie de mât rompue. Le bon Jaques court à son secours, l'aide à remonter, & de l'effort qu'il fit il est précipité dans la mer à la vue du matelot, qui le laissa périr fans daigner feiblement le regarder. Candide approche, voit son bienfaiteur qui reparaît un moment & qui est englouti pour jamais. Il veut se jeter après lui dans la mer, le Philosophe Panglofs l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet Anabatiste s'y noyât. Tandis qu'il le prouvait à *priori*, le vaisseau s'entr'ouvre, tout périt à la réserve de Panglofs, de Candide, & de ce brutal de matelot qui avait noyé le vertueux Anabatiste ; le coquin nagea heureusement jusqu'au rivage, ou Panglofs & Candide furent portés fur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux, ils marcherent vers Lisbonne ; il leur restait quelque argent avec lequel ils espéraient se sauver de la faim après avoir échappé à la tempête.

A peine ont-ils mis le pied dans la ville en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas : la mer s'élève en bouillonnant dans le port, & brise les vaisseaux qui font a l'ancre. Des tourbillons de flammes & de cendres couvrent les rues & les places publiques, les maisons s'écroulent, les toits font renversés sur les fondemens, & les fondemens se dispersent : trente mille habitans de tout âge & de tout sexe sont écrasés sous des ruines. Le matelot disait en sistant & en jurant, il y aura quelque chose à gagner ici. Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène ? disait Pangloss. Voici le dernier jour du monde, s'écriait Candide. Le matelot coure incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enyvre, & ayant cuve son vin, achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre sur les ruines des maisons détruites & au milieu des mourans & des morts. Pangloss le tirait cependant par la manche. Mon ami, lui disait-il, cela n'est pas bien, vous manquez à la raison universelle, vous prenez mal votre tems. Tête & sang, répondit l'autre, je suis matelot & ne a Batavia, j'ai marché quatre fois sur le Crucifix dans quatre voyages au Japon ; tu as bien trouvé ton homme avec ta raison universelle.

Quelques éclats de pierre avaient blessé Candide ; il était étendu dans la ruë & couvert de débris. Il disait à Pangloss : Hélas ! procure-moi un peu de vin & d'huile, je me meurs. Ce tremblement de terre n'est pas une chose nouvelle, répondit Pangloss ; la ville de Lima éprouva les mêmes secousses en Amérique l'année passée ; mêmes causes, mêmes effets ; il y a certainement une trainée de souphre sous terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne. Rien n'est plus probable, dit Candide ; mais pour Dieu un peu d'huile & de vin. Comment probable ? répliqua le Philosophe ; je soutiens que la chose est démontrée. Candide perdit connaissance, & Pangloss lui apporta un peu d'eau d'une fontaine voisine.

Le lendemain ayant trouvé quelques provisions de bouche en se glissant à travers des décombres, ils réparèrent un peu leurs forces, ensuite ils travaillèrent comme les autres à soulager les habitants échappés à la mort. Quelques citoyens secourus par eux leur donnerent un aussi bon dîner qu'on le pouvait dans un tel désastre : il est vrai que le repas était triste, les convives arrosaient leur pain de leurs larmes ; mais Pangloss les consola, en les assurant que les choses ne pouvaient être autrement ; car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux : car s'il y a un Volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs. Car il est impossible que les choses ne soient pas ou elles sont. Car tout est bien.

Un petit homme noir, Familier de l'Inquisition, lequel était à côté de lui, prit poliment la parole, & dit : Apparemment que Monsieur ne croit pas au péché originel ; *car* si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition.

Je demande très-humblement pardon à votre Excellence, répondit Pangloss encore plus poliment, car la chute de l'homme & la malédiction entraient nécessairement dans le meilleur des Mondes possibles. Monsieur ne croit donc pas à la liberté ? dit le Familier. Votre excellence m'excusera, dit Pangloss ; la liberté peut subsister avec la nécessité absolue, car il était nécessaire que nous fussions libres ; car enfin la volonté déterminée..... Pangloss était au milieu de sa phrase, quand le Familier fit un signe de tête à son estafier qui lui servait à boire du vin de Porto, ou d'Opporto.

CHAPITRE SIXIÈME.

Comment on fit un bel Auto-da-fé pour empêcher les tremblements de terre, & comment Candide fut fessé.

APrès le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel Auto-da-fé ; il était décidé par l'Université de Coimbre, que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conséquence saisi un Biscayen convaincu d'avoir épousé sa commere, & deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard : on vint lier après le diner le Docteur Panglofs, & son disciple Candide, l'un pour avoir parlé, & l'autre pour l'avoir écouté avec un air d'approbation : tous deux furent menés séparément dans des appartemens d'une extrême fraîcheur dans lesquels on n'était jamais incommodé du Soleil : huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un *Sanbenito*, & on orna leurs têtes de mitres de papier : la mitre & le *Sanbenito* de Candide étaient peints de flammes renversées & de Diables qui n'avaient ni queues ni griffes ; mais les Diables de Pangloss portaient griffes & queues, & les flammes étaient droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, & entendirent un Sermon très-pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en cadence pendant qu'on chantait ; le Biscayen & les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard, furent brûlés, & Panglofs fut pendu quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.

Candide épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même : Si c'est ici le meilleur des Mondes possibles, que font donc les autres ? passe encore si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares ; mais, ô mon cher Pangloss ! le plus grand des Philosophes, faut-il vous avoir vû pendre fans que je sache pourquoi ! ô ! mon cher Anabatiste, le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port ! O ! Mademoiselle Cunégonde, la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre !

Il s'en retournait se soutenant à peine, prêché, fessé, absous & béni, lorsqu'une vieille l'aborda, & lui dit, mon fils, prenez courage, suivez-moi.

CHAPITRE SEPTIÈME.

*Comment une vieille prit soin de
Candide, & comment il retrouva ce qu'il
aimait.*

CAndide ne prit point courage, mais il suivit la vieille dans une mazure : elle lui donnait un pot de pommade pour se frotter, lui laissa à manger & à boire ; elle lui montra un petit lit assez propre ; il y avait auprès de lui un habit complet. Mangez, buvez, dormez, lui dit-elle, & que Nôtre Dame d'Atocha, Monseigneur St. Antoine de Padoue, & Monseigneur St. Jaques de Compostelle prennent loin de vous. Je reviendrai demain. Candide toujours étonné de tout ce qu'il avait vû, de tout ce qu'il avait souffert, & encore plus de la charité de la vieille, voulut lui baiser la main.

Ce n'est pas ma main qu'il faut baiser, dit la vieille ; je reviendrai demain. Frottez-vous de pommade, mangez & dormez.

Candide malgré tant de malheurs mangea & dormit. Le lendemain la vieille lui apporte à déjeuner, visite son dos, le frotte elle-même d'une autre pommade : elle lui apporte ensuite à diner : elle revint fur le soir & apporte à souper. Le surlendemain elle fit encore les mêmes cérémonies. Qui êtes-vous ? lui disait toujours Candide : qui vous a inspiré tant de bonté ? quelles grâces puis-je vous rendre ? La bonne femme ne répondait jamais rien : elle revint fur le soir, & n'apporta point à souper. Venez avec moi, dit-elle, & ne dites mot. Elle le prend sous le bras, & marche avec lui dans la campagne environ un quart de mille : ils arrivent à une maison isolée, entourée de jardins & de canaux. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre : elle mène Candide par un escalier dérobé dans un cabinet doré, le laisse fur un canapé de brocard, referme la porte, & s'en va. Candide croyait rêver, & regardait toute sa vie comme un songe funeste, & le moment présent comme un songe agréable.

La vieille reparut bientôt : elle soutenait avec peine une femme tremblante d'une taille majestueuse, brillante de pierreries, & couverte d'un voile. Otez ce voile, dit la vieille à Candide. Le jeune homme approche, il lève le voile d'une main timide. Quel moment ! quelle surprise ! il crut voir Mademoiselle Cunégonde, il la voyait en effet, c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proférer une parole, il tombe à ses pieds. Cunégonde tombe fur le canapé. La vieille les accable d'eaux spiritueuses ; ils reprennent leurs sens, ils se parlent : ce font d'abord des mots entrecoupés, des demandes & des réponses qui se croisent, des soupirs, des larmes, des cris. La vieille leur recommande de faire moins de bruit & les laisse en liberté. Quoi ! c'est vous, lui dit Candide, vous vivez ! Je vous retrouve en Portugal ! On ne vous a donc pas violée ? On ne vous a point fendu le ventre, comme le Philosophe Panglofs me l'avait assuré ? Si-fait, dit la belle Cunégonde ; mais on ne meurt pas toujours de ces deux accidens. Mais votre pere & votre mere ont-ils été tués ? Il n'est que trop vrai, dit Cunégonde, en pleurant. Et vôtre frere ? Mon frere a été tué aussi. Et pourquoi êtes-vous en Portugal, & comment avez-vous sçû que j'y

étais, & par quelle étrange aventure m'avez-vous fait conduire dans cette maison ? je vous dirai tout cela, répliqua la Dame ; mais il faut auparavant que vous m'appreniez tout ce qui vous est arrivé depuis le baiser innocent que vous me donnâtes, & les coups de pied que vous reçûtes.

Candide lui obéit avec un profond respect, & quoiqu'il fût interdit, quoique sa voix fût faible & tremblante, quoique l'échine lui fut encore un peu mal, il lui raconta de la manière la plus naïve tout ce qu'il avait éprouvé depuis le moment de leur séparation. Cunégonde levait les yeux au Ciel, elle donna des larmes à la mort du bon Anabatiste & de Pangloss : après quoi elle parla en ces termes à Candide, qui ne perdait pas une parole, & qui la dévorait des yeux.

CHAPITRE HUITIÈME.

Histoire de Cunégonde.

J'Etais dans mon lit & je dormais profondément, quand il plut au Ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau Château de Thunder-ten-trunckh : ils égorgerent mon pere & mon frere, & couperent ma mere par morceaux, Un grand Bulgare, haut de six pieds, voyant qu'à ce spectacle j'avais perdu connaissance, se mit à me violer : cela me fit revenir, je pris mes sens, je criai, je me débattis, je mordis, j'égratignai je voulais arracher les yeux à ce grand Bulgare, ne sachant pas que tout ce qui arrivait dans le Château de mon pere était une chose d'usage : le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche dont je porte encor la marque. Hélas ! j'espere bien la voir, dit le naïf Candide. Vous la verrez, dit Cunégonde, mais continons. Continuez, dit Candide.

Elle reprit ainsi le fil de son histoire. Un Capitaine Bulgare entra, il me vit toute sanglante, & le soldat ne se dérangeait pas. Le Capitaine se mit en colere du peu de respect que lui témoignait ce brutal, & le tua fur mon corps. Ensuite il me fit panser & m'emmena prisonniere de guerre dans son quartier. Je blanchissais le peu de chemises qu'il avait, je faisais sa cuisine : il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer, & je ne nierai pas qu'il ne fût très-bien fait, & qu'il n'eût la peau blanche & douce : d'ailleurs peu d'esprit, peu de Philosophie, on voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le Docteur Panglofs. Au bout de trois mois ayant perdu tout son argent, & s'étant dégoûté de moi, il me vendit à un Juif nommé Don Issachar, qui trafiquait en Hollande & en Portugal, & qui aimait passionnément les femmes. Ce Juif s'attacha beaucoup à ma personne, mais il ne pouvait en triompher : je lui ai mieux résisté qu'au soldat Bulgare. Une personne d'honneur peut être violée une fois, mais sa vertu s'en affermit. Le Juif pour m'aprivoiser me

mena dans cette maison de campagne que vous voyez. J'avais crû jusques-là, qu'il n'y avait rien sur la terre de si beau que le Château de Tunder-ten-trunckh, J'ai été détrompée.

Le grand Inquisiteur m'aperçut un jour à la Messe, il me lorgna beaucoup, & me fit dire qu'il avait à me parler pour des affaires secretes. Je fus conduite à son Palais, je lui appris ma naissance ; il me représenta combien il était au-dessous de mon rang d'appartenir à un Israélite. On proposa de sa part à Don Issachar de me céder à Monseigneur. Don Issachar qui est le banquier de la Cour, & homme de crédit n'en voulut rien faire. L'Inquisiteur le menaça d'un Auto-da-fè. Enfin mon Juif intimidé conclut un marché, par lequel la maison de moieur appartiendraient à tous deux en commun, que le Juif aurait pour lui les Lundis, Mercredis & le jour du Sabat, & que l'Inquisiteur aurait Les autres jours de la semaine. Il y a six mois que cette convention subsiste. Ce n'a pas été fans querelles, car souvent il a été indécis si la nuit du Samedi au Dimanche appartenait à l'ancienne Loi, ou à la nouvelle. Pour moi j'ai résisté jusqu'à présent à toutes les deux, & je crois que c'est pour cette raison que j'ai toujours été aimée.

Enfin pour détourner le fléau des tremblemens de terre, & pour intimider Don Issachar, il plut à Monseigneur l'Inquisiteur de célébrer un Auto-da-fè. Il me fit l'honneur de m'y inviter. Je fus très-bien placée ; on servit aux Dames des rafraîchissemens entre la Messe & l'exécution. Je fus à la vérité saisie d'horreur en voyant brûler ces deux Juifs & cet honnête Biscayen qui avait épousé sa commère : mais quelle fut ma surprise, mon effroi, mon trouble, quand je vis dans un Sanbénito, & sous une mître, une figure qui ressemblait à celle de Pangloss ! Je me frottai les yeux, je regardai attentivement, je le vis pendre ; je tombai en faiblesse ; à peine reprenais-je mes sens, que je vous vis dépouillé tout nud ; ce fut-là le comble de l'horreur, de la consternation, de la douleur, du désespoir. Je vous dirai, avec vérité, que votre peau est encor plus blanche, & d'un incarnat plus parfait que celle de mon Capitaine des Bulgares. Cette vûë redoubla tous les sentimens qui m'accablaient, qui me dévoraient. Je m'écriai, je voulus dire, Arrêtez, barbares : mais la voix me manqua, & mes cris auraient été

inutiles. Quand vous eûtes été bien fessé, comment se peut-il faire, disais-je, que l'aimable Candide & le sage Panglofs se trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups de fouet, & l'autre pour être pendu par l'ordre de Monseigneur l'Inquisiteur dont je fuis la bien-aimée. Panglofs m'a donc bien cruellement trompée quand il me disait que tout va le mieux du monde.

Agitée, éperdue, tantôt hors de moi-même, & tantôt prête de mourir de faiblesse, j'avais la tête remplie du massacre de mon pere, de ma mere, de mon frere, de l'insolence de mon vilain soldat Bulgare, du coup de couteau qu'il me donna, de ma servitude, de mon métier de cuisinière, de mon Capitaine Bulgare, de mon vilain Don Issachar, de mon abominable Inquisiteur, de la pendaison du Docteur Panglofs, de ce grand *miserere* en faux-bourdon, pendant lequel on vous fessait, & sur-tout du baisé que je vous avais donné derrière un paravent, le jour que je vous avais vû pour la dernière fois. Je louai Dieu qui vous ramenait à moi par tant d'épreuves. Je recommandai à ma vieille d'avoir foin de vous, & de vous amener ici des qu'elle le pourrait. Elle a très-bien exécuté ma commission ; j'ai goûté le plaisir inexprimable de vous revoir, de vous entendre, de vous parler. Vous devez avoir une faim dévorante, j'ai grand appetit, commençons par souper.

Les voilà qui se mettent tous deux à table, & après le souper ils se replacent sur ce beau canapé dont on a déjà parlé ; ils y étaient quand le Signor Don Issachar, l'un des Maîtres de la maison, arriva. C'était le jour du Sabbat. Il venait jouir de ses droits, & expliquer son tendre amour.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Ce qui advint de Cunégonde, de Candide, du grand Inquisiteur, & du Juif.

CEt Issachar était le plus colérique Hébreu qu'on eût vu dans Israël depuis la captivité en Babilon. Quoi, dit-il, chienne de Galiléenne, ce n'est pas assez de Mr. l'Inquisiteur ; il faut que ce coquin partage aussi avec moi ! En disant cela il tire un long poignard dont il était toujours pourvu, & ne croyant pas que son adverse partie eût des armes, il se jette fur Candide : mais notre bon Westphalien avait reçu une belle épée de la vieille avec l'habit complet. Il tire son épée, quoiqu'il eût les mœurs fort douces, & étend l'Israélite roide mort sur le carreau aux pieds de Cunégonde.

Sainte Vierge ! s'écria-t-elle, qu'allons-nous devenir ? Un homme tué chez moi ! Si la Justice vient nous sommes perdus. Si Panglofs n'avait pas été pendu, dit Candide, il nous donnerait un bon conseil dans cette extrémité, car c'était un grand Philosophe. A son défaut, consultons la vieille. Elle était fort prudente, & commençait à dire son avis, quand une autre petite porte s'ouvrit. Il était une heure après minuit, c'était le commencement du Dimanche. Ce jour appartenait à Monseigneur l'Inquisiteur. Il entre & voit le fessé Candide l'épée à la main, un mort étendu par terre, Cunégonde effarée, & la vieille donnant des conseils.

Voici dans ce moment ce qui se passa dans l'ame de Candide, & comment il raisonna : Si ce saint homme appelle du secours, il me fera infailliblement brûler ; il pourra en faire autant de Cunégonde ; il m'a fait fouetter impitoyablement ; il est mon rival ; je suis en train de tuer, il n'y a pas à balancer. Ce raisonnement fut net & rapide, & fans donner le tems à

l'Inquisiteur de revenir de sa surprise, il le perce d'outre en outre, & le jette à côté du Juif. En voici bien d'une autre, dit Cunégonde ; il n'y a plus de rémission, nous sommes excommuniés, notre dernière heure est venue. Comment avez-vous fait, vous qui êtes né si doux, pour tuer en deux minutes un Juif & un Prélat ? Ma belle Demoiselle, répondit Candide, quand on est amoureux, jaloux & fouetté par l'Inquisition, on ne se connaît plus.

La vieille prit alors la parole, & dit : Il y a trois chevaux Andaloux dans, l'écurie avec leurs selles & leurs brides, que le brave Candide les prépare ; Madame a des Moyadors & des Diamans ; montons vite à cheval, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, & allons à Cadix, il fait le plus beau temps du monde, & c'est un grand plaisir de voyager pendant la fraîcheur de la nuit.

Aussi-tôt Candide selle les trois chevaux. Cunégonde, la vieille & lui font trente milles d'une traite. Pendant qu'ils s'éloignaient, la Ste. Hermandad arrive dans la maison ; on enterre Monseigneur dans une belle Eglise, & on jette Issachar à la voierie.

Candide, Cunégonde & la vieille étaient déjà dans la petite ville d'Avacéna au milieu des montagnes de la Sierra Morena ; & ils parlaient ainsi dans un cabaret.

CHAPITRE DIXIÈME.

Dans quelle détresse Candide, Cunégonde & la vieille arrivent à Cadix, & de leur embarquement.

Qui a donc pû me voler mes pistoles & mes diamans, disait en pleurant Cunégonde ? De quoi vivrons-nous ? Comment ferons-nous ? Où trouver des Inquisiteurs & des Juifs qui m'en donnent d'autres ? Hélas, dit la vieille, je soupçonne fort un Révérend Pere Cordelier qui coucha hier dans la même auberge que nous à Badajos. Dieu me garde de faire un jugement téméraire, mais il entra deux fois dans notre chambre, & il partit long-tems avant nous. Hélas ! dit Candide, le bon Panglofs m'avait souvent prouvé que les biens de la terre font communs à tous les hommes, que chacun y a un droit égal. Ce Cordelier devait bien suivant ces principes nous laisser de quoi achever notre voyage. Il ne vous reste donc rien du tout, ma belle Cunégonde ? Pas un maravédis, dit-elle. Quel parti prendre, dit Candide ? Vendons un des chevaux, dit la vieille, je monterai en croupe derrière Mademoiselle, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, & nous arriverons à Cadix.

Il y avait dans la même hôtellerie un Prieur de Bénédictins, il acheta le cheval bon marché. Candide, Cunégonde & la vieille passèrent par Lucéna, par Chillas, par Lebrixa, & arrivèrent enfin à Cadix. On y équipait une flotte, & on y assemblait des troupes pour mettre à la raison les Révérends Peres Jésuites du Paraguay qu'on accusait d'avoir fait révolter une de leurs hordes contre les Rois d'Espagne & de Portugal, auprès de la ville du St. Sacrement. Candide ayant servi chez les Bulgares fit l'exercice Bulgarien devant le Général de la petite armée avec tant de graces, de célérité,

d'adresse, de fierté, d'agilité, qu'on lui donna une Compagnie d'Infanterie à commander. Le voilà Capitaine ; il s'embarque avec Mademoiselle Cunégonde, la vieille, deux valets, & les deux chevaux Andalous qui avaient appartenu à Mr. le grand Inquisiteur de Portugal.

Pendant toute la traversée ils raisonnerent beaucoup sur la Philosophie du pauvre Pangloss. Nous allons dans un autre Univers, disait Candide ; c'est dans celui-là sans doute que tout est bien. Car il faut avouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui se passe dans le nôtre en Physique & en Morale. Je vous aime de tout mon cœur, disait Cunégonde, mais j'ai encore l'âme toute effarouchée de ce que j'ai vu, de ce que j'ai éprouvé. Tout ira bien, répliquait Candide ; la Mer de ce nouveau Monde vaut déjà mieux que les Mers de notre Europe, elle est plus calme, les vents plus constants. C'est certainement le nouveau Monde qui est le meilleur des Univers possibles. Dieu le veuille, disait Cunégonde ; mais j'ai été si horriblement malheureuse dans le mien, que mon cœur est presque fermé à l'espérance. Vous vous plaignez, leur dit la vieille ; hélas ! vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles que les miennes. Cunégonde se mit presque à rire, & trouva cette bonne femme fort plaisante, de prétendre être plus malheureuse qu'elle. Hélas ! lui dit-elle, ma bonne, à moins que vous n'ayez été violée par deux Bulgares, que vous n'ayez reçu deux coups de couteau dans le ventre qu'on n'ait démoli deux de vos Châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux mères & deux pères, & que vous n'ayez vu deux de vos Amans fouettés dans un Auto-da-fé, je ne vois pas que vous puissiez l'emporter sur moi ; ajoutez que je suis née Baronne avec soixante & douze quartiers, & que j'ai été cuisinière. Mademoiselle, répondit la vieille, vous ne savez pas quelle est ma naissance, & si je vous montrais mon derrière, vous ne parleriez pas comme vous faites, & vous suspendriez votre jugement. Ce discours fit naître une extrême curiosité dans l'esprit de Cunégonde & de Candide. La vieille leur parla en ces termes.

CHAPITRE ONZIÈME.

Histoire de la Vieille.

JE n'ai pas eu toujours les yeux éraillés & bordés d'écarlate ; mon nez n'a pas toujours touché à mon menton ; & je n'ai pas toujours été servante. je fus la fille du Pape Urbain dix, & de la Princesse de Palestrine. On m'éleva jusqu'à quatorze ans dans un Palais auquel tous les Châteaux de vos Barons Allemands n'auraient pas servi d'écurie ; & une de mes robes valait mieux que toutes les magnificences de la Westphalie : je croissais en beauté, en graces, en talens, au milieu des plaisirs, des respects & des espérances. J'inspirais déjà de l'amour. Ma gorge se formait, & quelle gorge ! blanche, ferme, taillée comme celle de la Venus de Médicis ; & quels yeux ! Quelles paupières ! Quels sourcils noirs ! quelles flammes brillaient dans mes deux prunelles, & effaçaient la scintillation des étoiles, comme me disaient les Poètes du quartier ! Les femmes qui m'habillaient & qui me deshabillaient tombaient en extase en me regardant par devant & par derriere, & tous les hommes auraient voulu être à leur place.

Je fus fiancée à un Prince Souverain de Massa Carara. Quel Prince ! aussi beau que moi, paitri de douceur & d'agrémens, brillant d'esprit & brûlant d'amour. Je l'aimais comme on aime pour la première fois, avec idolâtrie, avec emportement. Les noces furent préparées. C'était une pompe, une magnificence inouïe ; c'étaient des fêtes, des Carouzels, des Opéra Buffa contrinuels, & toute l'Italie fit pour moi des Sonnets dont il n'y eut pas un seul de passable. Je touchais au moment de mon bonheur, quand une vieille Marquise qui avait été maîtresse de mon Prince, l'invita à prendre du chocolat chez elle. Il mourut en moins de deux heures avec des convulsions épouvantables. Mais ce n'est qu'une bagatelle. Ma mere au désespoir, & bien moins affligée que moi, voulut s'arracher pour quelque

tems à un séjour si funeste. Elle avait une très-belle Terre auprès de Gaïette. Nous nous embarquâmes sur une galère du pays, dorée comme l'Autel de S. Pierre de Rome. Voilà qu'un Corsaire de Salé fond sur nous & nous aborde. Nos soldats se défendirent comme des soldats du Pape, ils se mirent tous à genoux en jettant leurs armes, & en demandant au Corsaire une absolution *in articulo mortis*.

Aussi-tôt on les dépouilla nus comme des linges, & ma mère aussi, nos filles d'honneur aussi, & moi aussi. C'est une chose admirable que la diligence avec laquelle ces Messieurs déshabillent le monde. Mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils nous mirent à tous le doigt dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laissons mettre d'ordinaire que des canules. Cette cérémonie me paraissait bien étrange ; voilà comme on juge de tout quand on n'est pas sorti de son pays. J'appris bientôt que c'était pour voir si nous n'avions pas caché là quelques diamans. C'est un usage établi de tems immémorial parmi les Nations policées qui courent sur mer. J'ai scû que Messieurs les Religieux Chevaliers de Malte n'y manquent jamais quand ils prennent des Turcs & des Turques. C'est une Loi du droit des gens à laquelle on n'a jamais dérogé.

Je ne vous dirai point combien il est dur pour une jeune Princesse d'être menée esclave à Maroc avec sa mère. Vous concevez allez tout ce que nous eumes à souffrir dans le vaisseau Corsaire. Ma mère était encore très-belle ; nos filles d'honneur, nos simples femmes de chambre avaient plus de charmes qu'on n'en peut trouver dans toute l'Afrique. Pour moi, j'étais ravissante, j'étais la beauté, la grâce même, & j'étais pucelle. Je ne le fus pas longtems : cette fleur qui avait été réservée pour le beau Prince de Massa Carara, me fut ravie par le Capitaine Corsaire. C'était un Nègre abominable, qui croyait encore me faire beaucoup d'honneur : certes il fallait que Madame la Princesse de Palestre, & moi, fussions bien fortes pour résister à tout ce que nous éprouvâmes jusqu'à notre arrivée à Maroc. Mais passons ; ce sont des choses si communes qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle.

Maroc nageait dans le sang quand nous arrivâmes. Cinquante fils de l'Empereur Muley-Ismaël avaient chacun leur parti : ce qui produirait en

effet cinquante guerres civiles, de noirs contre noirs, de noirs contre bazanés, de bazanés contre bazanés, de mulâtres contre mulâtres. C'était un carnage continuel dans toute l'étendue de l'Empire.

A peine fumes nous débarquées, que des noirs d'une faction ennemie de celle de mon Corsaire se présentèrent pour lui enlever son butin. Nous étions, après les diamans & l'or, ce qu'il avait de plus précieux. Je fus témoin d'un combat tel que vous n'en voyez jamais dans vos climats d'Europe. Les peuples Septentrionaux n'ont pas le sang assez ardent. Ils n'ont pas la rage des femmes au point où elle est commune en Afrique. Il semble que vos Européens aient du lait dans les veines ; c'est du vitriol, c'est du feu qui coule dans celles des habitans du Mont Atlas & des pays voisins. On combattit avec la fureur des lions, des tigres & des serpens de la contrée, pour savoir à qui nous aurait. Un Maure saisit ma mere par le bras droit, le Lieutenant de mon Capitaine la retint par le bras gauche ; un soldat Maure la prit par une jambe, un de nos pirates la tenait par l'autre. Nos filles se trouvèrent presque toutes en un moment tirées ainsi à quatre soldats. Mon Capitaine me tenait cachée derrière lui. Il avait le cimeterre au poing, & tuait tout ce qui s'opposait à sa rage. Enfin, je vis toutes nos Italiennes & ma mere déchirées, coupées, massacrées par les monstres qui se les disputaient. Les captifs mes compagnons, ceux qui les avaient pris, soldats, matelots, noirs, blancs, mulâtres, & enfin mon Capitaine, tout fut tué, & je demeurai mourante sur un tas de morts. Des scènes pareilles se passaient, comme on sçait, dans l'étendue de plus de trois cens lieues, fans qu'on manquat aux cinq prières par jour ordonnées par Mahomet.

Je me débarrassai avec beaucoup de peine de la foule de tant de cadavres sanglans entassés, & je me traînai sous un grand, oranger au bord d'un ruisseau voisin ; j'y tombai d'effroi, de lassitude, d'horreur, de désespoir & de faim. Bientôt après, mes sens accablés se livrèrent à un sommeil qui tenait plus de l'évanouissement que du repos. J'étais dans cet état de faiblesse & d'insensibilité, entre la mort & la vie, quand je me sentis pressée de quelque chose qui s'agitoit fur mon corps. J'ouvris les yeux, & je vis un homme blanc & de bonne mine qui soupirait, & qui disait entre ses dents : *O che sciagura d'essere senza coglioni.*

CHAPITRE DOUZIEME.

Suite des malheurs de la Vieille.

ETonnée & ravie d'entendre la langue de ma patrie, & non moins surprise des paroles que proférait cet homme, je lui répondis qu'il y avait de plus grands malheurs que celui dont il se plaignait. Je l'instruisis en peu de mots des horreurs que j'avais essuyées, & je retombai en faiblesse. Il m'emporta dans une maison voisine, me fit mettre au lit, me fit donner à manger, me servit, me consola, me flatta, me dit qu'il n'avait rien vu de si beau que moi, & que jamais il n'avait tant regretté ce que personne ne pouvait lui rendre. Je fus né à Naples, me dit-il, on y chaponne deux ou trois mille enfans tous les ans, les uns en meurent, les autres acquièrent une voix plus belle que celle des femmes, les autres vont gouverner des Etats. On me fit cette opération avec un très-grand succès, & j'ai été Musicien de la Chapelle de Madame la Princesse de Palestrine. De ma mère, m'écriai-je ! De votre mère, s'écria-t'il, en pleurant ! Quoi ! vous feriez cette jeune Princesse que j'ai élevée jusqu'à l'âge de six ans, & qui promettait déjà d'être aussi belle que vous êtes ? C'est moi-même ; ma mère est à quatre cent pas d'ici coupée en quartiers sous un tas de morts.

je lui contai tout ce qui m'était arrivé il me conta aussi ses aventures, & m'apprit comment il avait été envoyé chez le Roi de Maroc par une Puissance Chrétienne, pour conclure avec ce Monarque un Traité, par lequel on lui fournirait de la poudre, des canons, & des vaisseaux pour l'aider à exterminer le commerce des autres Chrétiens. Ma mission est faite, me dit cet honnête Eunuque ; je vais m'embarquer à Ceuta, & je vous ramènerai en Italie. *Ma che sciagura d'effere senza coglioni !*

Je le remerciai avec des larmes d'attendrissement, & au lieu de me mener en Italie, il me conduisit à Alger, & me vendit au Dey de cette province. A peine fus-je vendue, que cette Peste qui a fait le tour de l'Afrique, de

l'Asie & de l'Europe, se déclara dans Alger avec fureur, Vous avez vu des tremblemens de terre ; mais, Mademoiselle, avez-vous jamais eu la peste ? Jamais. répondit la Baronne.

Si vous l'aviez eue, reprit la vieille, vous avoueriez qu'elle est bien au-dessus d'un tremblement de terre. Elle est fort commune en Afrique ; j'en fus attaquée. Figurez-vous quelle situation pour la fille d'un Pape âgée de quinze ans, qui en trois mois de tems avait éprouvé la pauvreté, l'esclavage, avait été violée presque tous les jours, avait vu couper sa mère en quatre, avait essuié la faim & la guerre, & mourait pestiférée dans Alger. Je n'en mourus pourtant pas. Mais mon Eunuque & le Dey, & presque tout le Serrail d'Alger périrent.

Quand les premiers ravages de cette épouvantable peste furent passés, on vendit les esclaves du Dey. Un Marchand m'acheta & me mena à Tunis. Il me vendit à un autre Marchand, qui me revendit à Tripoli ; de Tripoli je fus revendue à Alexandrie, d'Alexandrie revendue à Smirne, de Smirne à Constantinople. J'appartins enfin à un Aga des Janissaires, qui fut bientôt commandé pour aller défendre Asof contre les Russes qui l'assiégeaient.

L'Aga qui était un très-galant-homme mena avec lui tout son Serrail, & nous logea dans un petit Fort sur les Palus Méotides, gardé par deux Eunuques noirs & vingt soldats. On tua prodigieusement de Russes, mais ils nous le rendirent bien. Asof fut mis à feu & à sang, & on ne pardonna ni au sexe, ni à l'âge ; il ne resta que notre petit Fort ; les ennemis voulurent nous prendre par famine. Les vingt Janissaires avaient juré de ne se jamais rendre. Les extrémités de la faim où ils furent réduits les contraignirent à manger nos deux Eunuques, de peur de violer leur ferment. Au bout de quelques jours ils résolurent de manger les femmes.

Nous avions un Iman très-pieux & très-compatissant, qui leur fit un beau sermon, par lequel il leur persuada de ne nous pas tuer tout-à-fait. Coupez, dit-il, feulement une fesse à chacune de ces Dames, vous ferez très-bonne chère ; s'il faut y revenir, vous en aurez encor autant dans quelques jours ; le Ciel vous saura gré d'une action si charitable, & vous serez secourus.

Il avait beaucoup d'éloquence ; il les persuada. On nous fit cette horrible opération. L'Iman nous appliqua le même baume qu'on met aux enfans

qu'on vient de circoncrire. Nous étions toutes à la mort.

A peine les Janissaires eurent-ils fait le repas que nous leur avions fourni, que les Russes arrivent sur des bateaux plats ; il ne réchappa pas un Janissaire. Les Russes ne firent aucune attention à l'état où nous étions. Il y a partout des Chirurgiens Français ; un d'eux qui était fort adroit prit soin de nous, il nous guérit ; & je me souviendrai toute ma vie, que quand mes playes furent bien fermées il me fit des propositions. Au reste, il nous dit à toutes de nous consoler ; il nous assura que dans plusieurs sièges pareille chose était arrivée, & que c'était la loi de la guerre

Dès que mes compagnes purent marcher, on les fit aller à Moscou. J'échus en partage à un Boyard, qui me fit sa jardinière, & qui me donnait vingt coups de fouet par jour. Mais ce Seigneur ayant été roué au bout de deux ans avec une trentaine de Boyards, pour quelque tracasserie de Cour, je profitai de cette aventure ; je m'enfuis ; je traversai toute la Russie ; je fus long-tems servante de cabaret à Riga, puis à Rostock, à Vismar, à Leipfick, à Cassel, à Utrecht, à Leyde, à la Haye, à Rotterdam : j'ai vieilli dans la misère & dans l'opprobre, n'ayant que la moitié d'un derrière, me souvenant toujours que j'étais fille d'un Pape : je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encor la vie. Cette faiblesse ridicule est peut-être un de nos panchans les plus funestes. Car y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut toujours jeter par terre ? d'avoir son être en horreur, & de tenir à son être ? enfin de caresser le serpent qui nous dévore, jusqu'à ce qu'il nous ait mangé le cœur ?

J'ai vû dans les pays que le fort m'a fait parcourir, & dans les cabarets où j'ai servi, un nombre prodigieux de personnes qui avaient leur existence en exécution ; mais je n'en ai vû que huit qui aient mis volontairement fin à leur misère, trois Nègres, quatre Anglais, & un Professeur Allemand nomme Robek. J'ai fini par être servante chez le Juif Don Issachar : il me mit auprès de vous, ma belle Demoiselle ; je me suis attachée à votre destinée, & j'ai été plus occupée de vos aventures que des miennes. Je ne vous aurais même jamais parlé de mes malheurs, si vous ne m'aviez pas un peu piquée, & s'il n'était d'usage dans un vaisseau de conter des histoires pour se désennuyer. Enfin, Mademoiselle, j'ai de l'expérience, je connais le

monde ; donnez-vous un plaisir, engagez chaque passager à vous conter son histoire ; & s'il s'en trouve un seul qui n'ait souvent maudit sa vie, qui ne se soit souvent dit à lui-même qu'il était le plus malheureux des hommes, jetez-moi dans la mer la tête la première.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde & de la Vieille.

LA belle Cunégonde ayant entendu l'histoire de la Vieille, lui fit toutes les politesses qu'on devait à une personne de son rang & de son mérite. Elle accepta la proposition ; elle engagea tous les passagers l'un après l'autre à lui conter leurs aventures ; Candide & elle avouèrent que la Vieille avait raison. C'est bien dommage, disait Candide, que le sage Pangloss ait été pendu contre la coutume dans un *Auto-da-fé*, il nous dirait des choses admirables sur le mal physique, & sur le mal moral qui couvrent la Terre la Mer, & je me sentirais assez de force pour oser lui faire respectueusement quelques objections.

A mesure que chacun racontait son histoire, le vaisseau avançait. On aborda dans Buenos-Ayres. Cunégonde, le Capitaine Candide & la Vieille allèrent chez le Gouverneur Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza. Ce Seigneur avait une fierté convenable à un homme qui portait tant de noms. Il parlait aux hommes avec le dédain le plus noble, portant le nez si haut, élevant si impitoyablement la voix, prenant un ton si imposant, affectant une démarche si altère, que tous ceux qui le saluaient étaient tentés de le battre. Il aimait les femmes à la fureur. Cunégonde lui parut ce qu'il avait jamais vu. de plus beau. La première chose qu'il fit, fut de demander si elle n'était point la femme du Capitaine. L'air dont il fit cette question alarma Candide : il n'osa pas dire qu'elle étoit sa femme, parce qu'en effet elle ne l'étoit point ; il n'osait pas dire que c'étoit sa sœur, parce qu'elle ne l'étoit pas non plus ; & quoique ce mensonge officieux pût lui être utile, son ame

étoit trop pure pour trahir la vérité. Mademoiselle Cunégonde, dit-il, doit me faire l'honneur de m'épouser, & nous supplions Votre Excellence de daigner faire notre nôce.

Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza, relevant sa moustache, sourit amèrement, & ordonna au Capitaine Candide d'aller faire la revue de sa compagnie. Candide obéit ; le Gouverneur demeura avec Mademoiselle Cunégonde. Il lui déclara la passion, lui protesta que le lendemain il l'épouserait à la face de l'Eglise, ou autrement, ainsi qu'il plairait à ses charmes. Cunégonde lui demanda un quart d'heure pour se recueillir, pour consulter la Vieille & pour se déterminer.

La Vieille dit à Cunégonde : Mademoiselle, vous avez soixante & douze quartiers, & pas une obole ; il ne tient qu'à vous d'être la femme du plus grand Seigneur de l'Amérique Occidentale, qui a une très-belle moustache ; est-ce à vous de vous piquer d'une fidélité à toute épreuve ? Vous avez été violée par les Bulgares ; un Juif & un Inquisiteur ont eu vos bonnes graces. Les malheurs donnent des droits. J'avoue que si j'étais à votre place ; je ne ferais aucun scrupule d'épouser Monsieur le Gouverneur, & de faire la fortune de Monsieur le Capitaine Candide. Tandis que la Vieille parlait avec toute la prudence que l'âge & l'expérience donnent, on vit entrer dans le port un petit vaisseau ; il portait un Alcade & des Alguazils, & voici ce qui était arrivé.

La Vieille avait très-bien deviné, que ce fut un Cordelier à la grande manche qui vola l'argent & les bijoux de Cunégonde dans la Ville de Badajox, lorsqu'elle fuyait en hâte avec Candide. Ce Moine voulut vendre quelques-unes des pierreries à un Jouaillier. Le Marchand les reconnut pour celles du grand Inquisiteur. Le Cordelier avant d'être pendu avoua qu'il les avait volées. Il indiqua les personnes & la route qu'elles prenaient. La fuite de Cunégonde & de Candide étaient déjà connues. On les suivit à Cadix. On envoya sans perdre tems un vaisseau à leur poursuite. Le vaisseau était déjà dans le port de Buenos-Ayres. Le bruit se répandit qu'un Alcade allait débarquer, & qu'on poursuivait les meurtriers de Monseigneur le grand Inquisiteur. La prudente Vieille vit dans l'instant tout ce qui était à faire.

Vous ne pouvez fuir, dit-elle à Cunégonde, & vous n'avez rien à craindre ; ce n'est pas vous qui avez tué Monseigneur ; & d'ailleurs, le Gouverneur qui vous aime ne souffrira pas qu'on vous maltraite ; demeurez. Elle court sur le champ à Candide ; Fuyez, dit-elle, ou dans une heure vous allez être brûlé. Il n'y avait pas un moment à perdre ; mais comment se séparer de Cunégonde, & où se réfugier ?

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Comment Candide & Cacambo furent reçus chez les Jésuites du Paraguai.

CAndide avoit amené de Cadix un valet tel qu'on en trouve beaucoup fur les cotes d'Espagne, & dans les Colonies. C'était un quart d'Espagnol, né d'un Métis dans le Tucuman ; il avoit été enfant de chœur, Sacristain, matelot, moine, facteur, soldat, laquais. Il s'appellait Cacambo, & aimait fort son Maître, parce que son Maître étoit un fort bon homme. Il sella au plus vîte les deux chevaux Andaloux. Allons, mon Maître, suivons le conseil de la Vieille, partons & courons fans regarder derrière nous. Candide versa des larmes : O ma chère Cunégonde ! faut-il vous abandonner dans le tems que Monsieur le Gouverneur va faire nos noces ! Cunégonde amenée de si loin, que deviendrez-vous ? Elle deviendra ce qu'elle pourra, dit Cacambo ; les femmes ne font jamais embarrassées d'elles ; Dieu y pourvoit, courons. Où me menes-tu ? où allons-nous ? que ferons-nous fans Cunégonde ? disait Candide. Par St. Jaques de Compostelle, dit Cacambo, vous alliez faire la guerre aux Jésuites ; allons la faire pour eux ; je sçai assez les chemins, je vous menerai dans leur Royaume, ils feront charmés d'avoir un Capitaine qui fasse l'exercice à la Bulgare, vous ferez une fortune prodigieuse ; quand on n'a pas son compte dans un monde, on le trouve dans un autre. C'est un très-grand plaisir de voir & de faire des choses nouvelles.

Tu as donc été déjà dans le Paraguai ? dit Candide. Eh vraiment oui, dit Cacambo, j'ai été cuistre dans le Collège de l'Assomption, & je connais le Gouvernement de Los Padres, comme je connais les rues de Cadix. C'est une chose admirable que ce Gouvernement. Le Royaume a déjà plus de trois cent lieues de diamètre ; il est divisé en trente Provinces. Los Padres y

ont tout ; & les Peuples rien ; c'est le chef-d'œuvre de la raison & de la justice. Pour moi je ne vois rien de si divin que los Padres, qui font ici la guerre au Roi d'Espagne & au Roi de Portugal, & qui en Europe confessent ces Rois ; qui tuent ici des Espagnols, & qui à Madrid les envoient au Ciel ; cela me ravit, avançons ; vous allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaisir auront los Padres quand ils sauront qu'il leur vient un Capitaine qui sçait l'exercice Bulgare !

Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière, Cacambo dit à la garde avancée qu'un Capitaine demandait à parler à Monseigneur le Commandant. On alla avertir la grande garde. Un Officier Paraguan courut aux pieds du Commandant lui donner part de la nouvelle. Candide & Cacambo furent d'abord désarmés ; on se saisit de leurs deux chevaux Andaloux. Les deux étrangers font introduits au milieu de deux files de soldats : le Commandant était au bout, le bonnet à trois cornes en tête, la robe retroussée, l'épée au côté, l'esponton à la main. Il fit un signe, aussi-tôt vingt-quatre soldats entourent les deux nouveaux venus. Un Sergent leur dit qu'il faut attendre, que le Commandant ne peut leur parler, que le Révérend Père Provincial ne permet pas qu'aucun Espagnol ouvre la bouche qu'en sa présence, & demeure plus de trois heures dans le pays. Et où est le Révérend Père Provincial ? dit Cacambo ; il est à la parade après avoir dit sa Messe, répondit le Sergent ; & vous ne pourrez baiser ses éperons que dans trois heures. Mais, dit Cacambo, Monsieur le Capitaine qui meurt de faim comme moi, n'est point Espagnol, il est Allemand ; ne pourrions-nous point déjeuner en attendant sa Révérence ?

Le Sergent alla fur le champ rendre compte de ce discours au Commandant. Dieu soit béni, dit ce Seigneur ; puisqu'il est Allemand, je peux lui parler ; qu'on le mene dans ma feuillée ; aussi-tôt on conduit Candide dans un cabinet de verdure orné d'une très-jolie colonade de marbre verd & or, & de treillages qui renfermaient des perroquets, des colibris, des oiseaux-mouches, des pintades, & tous les oiseaux les plus rares. Un excellent déjeuner était préparé dans des vases d'or ; & tandis que les Paraguains mangèrent du maïs dans des ecuelles de bois en plain champ à l'ardeur du Soleil, le Révérend Père Commandant entra dans la feuillée.

C'était un très-beau jeune homme, le visage plein, assez blanc, haut en couleur, le sourcil relevé, l'œil vif, l'oreille rouge, les lèvres vermeilles, l'air fier, mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un Espagnol, ni celle d'un Jésuite. On rendit à Candide & à Cacambo leurs armes qu'on leur avait saisies, ainsi que les deux chevaux Andaloux ; Cacambo leur fit manger l'avoine auprès de la feuillée, ayant toujours l'œil sur eux, crainte de surprise.

Candide baisa d'abord le bas de la robe du Commandant, ensuite ils se mirent à table. Vous êtes donc Allemand ? lui dit le jésuite en cette langue. Oui, mon Révérend Père, dit Candide. L'un & l'autre en prononçant ces paroles se regardaient avec une extrême surprise, & une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. Et de quels pays d'Allemagne êtes-vous ? dit le Jésuite. De la sale Province le Westphalie, dit Candide : je suis né dans le Château de Tunler-ten-trunckh. O Ciel ! est-il possible ! s'écria le Commandant. Quel miracle ! s'écria Candide. Serait-ce vous ? dit le Commandant. Cela n'est pas possible, dit Candide. Ils se laissèrent tomber tous deux à la renverse, ils s'embrassèrent, ils versèrent des ruisseaux de larmes. Quoi ! serait-ce vous, mon Révérend Père ? vous le frère de la belle Cunégonde ! vous qui fûtes tué par les Bulgares ! vous le fils de Mr. le Baron ! vous Jésuite au Paraguay ! Il faut avouer que ce Monde est une étrange chose. O Panglofs ! Panglofs ! que vous feriez aise si vous n'aviez pas été pendu.

Le Commandant fit retirer les esclaves Nègres & les Paraguayans qui servaient à boire dans des gobelets de cristal de roche. Il remercia Dieu & St. Ignace mille fois ; il ferrait Candide entre ses bras ; leurs visages étaient baignés de pleurs. Vous feriez bien plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même, dit Candide, si je vous disais que Mademoiselle Cunégonde votre sœur que vous avez crue éventrée, est pleine de santé. Où ? Dans votre voisinage, chez Monsieur le Gouverneur de Buenos-Ayres ; & je venais pour vous faire la guerre. Chaque mot qu'ils prononcèrent dans cette longue conversation, accumulait prodige sur prodige. Leur âme toute entière volait sur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, & étincelante dans leurs yeux. Comme ils étaient Allemands,

ils tinrent table long-tems, en attendant le Révérend Père Provincial ; & le Commandant parla ainsi à son cher Candide,

CHAPITRE QUINZIÉME.

Comment Candide tua le frère de sa chere Cunégonde.

J'Aurai toute ma vie présent à la mémoire le jour horrible où je vis tuer mon père & ma mère, & violer ma sœur. Quand les Bulgares furent retirés, on ne trouva point cette sœur adorable, & on mit dans une charette ma mère, mon père & moi, deux servantes & trois petits garçons égorgés, pour nous aller enterrer dans une chapelle de Jésuites a deux lieues du Château de mes pères. Un Jésuite nous jetta de l'eau bénite, elle était horriblement salée ; il en entra quelques goûtes dans mes yeux ; le Père s'aperçut que ma paupière faisait un petit mouvement : il mit la main sur mon cœur & le sentir palpiter ; je fus secouru, & au bout de trois semaines il n'y paraissait pas. Vous savez, mon cher Candide, que j'étais fort joli, je le devins encor davantage : aussi le Révérend Père Didrie, Supérieur de la Maison, prit pour moi la plus tendre amitié ; il me donna l'habit de novice ; quelque tems après je fus envoyé à Rome. Le Pere Général avait besoin d'une recrue de jeunes Jésuites Allemands. Les Souverains du Paraguay reçoivent le moins qu'ils peuvent de Jésuites Espagnols ; ils aiment mieux les étrangers dont ils se croient plus maîtres. Je fus jugé propre par le Révérend Père Général pour aller travailler dans cette vigne. Nous partîmes, un Polonais, un Tirolien & moi. Je fus honoré en arrivant du Soûdiaconat & d'une Lieutenance. Je suis aujourd'hui Colonel & Prêtre. Nous recevrons

vigoureusement les Troupes du Roi d'Espagne, je vous réponds qu'elles feront excommuniées & battues. La Providence vous envoyé ici pour nous seconder. Mais est-il bien vrai que ma chère sœur Cunégonde soit dans le voisinage, chez le Gouverneur de Buenos-Aires ? Candide l'assura par serment que rien n'était plus vrai. Leurs larmes recommencèrent à couler.

Le Baron ne pouvait se lasser d'embrasser Candide ; il l'appellait son frère, son sauveur. Ah ! Peut-être, lui dit-il, nous pourrions ensemble, mon cher Candide, entrer en vainqueurs dans la Ville, & reprendre ma sœur Cunégonde. C'est tout ce que je souhaite, dit Candide, car je comptais l'épouser, & je l'espère encore. Vous insolent ! répondit le Baron, vous auriez l'impudence d'épouser ma sœur qui a soixante & douze quartiers ! Je vous trouve bien effronté d'oser me parler d'un dessein si téméraire ! Candide pétrifié d'un tel discours lui répondit : Mon Révérend Père, tous les quartiers du monde n'y font rien ; j'ai tiré votre sœur des bras d'un Juif & d'un Inquisiteur ; elle m'a assez d'obligations, elle veut m'épouser ; Maître Pangloss m'a toujours dit que les hommes font égaux, & assurément je l'épouserai. C'est ce que nous verrons, coquin ! dit le Jésuite Baron de Tunder-ten-trunckh, & en même temps il lui donna un grand coup du plat de son épée sur le visage. Candide dans l'instant tire la sienne & l'enfonce jusqu'à la garde dans le ventre du Baron Jésuite ; mais en la retirant toute fumante, il se mit à pleurer : Hélas mon Dieu ! dit-il, j'ai tué mon ancien Maître, mon ami, mon beau-frère ; je suis le meilleur homme du monde, & voilà déjà trois hommes que je tue ; & dans ces trois il y a deux Prêtres.

Cacambo qui faisait sentinelle à la porte de la feuillée, accourut. Il ne nous reste qu'à vendre cher notre vie, lui dit son Maître ; on va sans doute entrer dans la feuillée, il faut mourir les armes à la main. Cacambo, qui en avait bien vu d'autres, ne perdit point la tête, il prit la robe de Jésuite que portait le Baron, la mit sur le corps de Candide, lui donna le bonnet carré du mort, & le fit monter à cheval. Tout cela se fit en un clin d'œil. Galopons, mon Maître, tout le monde vous prendra pour un Jésuite qui va donner des ordres, & nous aurons passé les frontières avant qu'on puisse

courir après nous. Il volait déjà en prononçant ces paroles, & en criant en Espagnol : Place, place pour le Révérend Pere Colonel.

CHAPITRE SEIZIEME.

Ce qui advint aux deux Voyageurs avec deux filles, deux singes & les Sauvages nommés Oreillons.

CAndide & fort valet furent au-delà des barrières, & personne ne savait encor dans le camp la mort du Jésuite Allemand. Le vigilant Cacambo avait eu soin de remplir sa valise de pain, de chocolat, de jambons, de fruits & de quelques mesures de vin. Ils s'enfoncerent avec leurs chevaux Andaloux dans un pays inconnu, où ils ne découvrirent aucune route. Enfin une belle prairie entrecoupée de ruisseaux se présenta devant eux. Nos deux voyageurs font repaître leurs montures. Cacambo propose à son Maître de manger, & lui en donne l'exemple. Comment veux-tu, disait Candide, que je mange du jambon, quand j'ai tué le fils de Monsieur le Baron, & que je me vois condamné à ne revoir la belle Cunégonde de ma vie ? A quoi me servira de prolonger mes misérables jours, puisque je dois les traîner loin d'elle dans les remords & dans le désespoir ? Et que dira le Journal de Trévoux ?

En parlant ainsi il ne laissait pas de manger. Le Soleil se couchait. Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui paraissaient poussés par des femmes. Ils ne savaient si ces cris étaient de douleur ou de joie : mais ils se levèrent précisément avec cette inquiétude & cette allarme que tout inspire dans un pays inconnu. Ces clameurs portaient de deux filles toutes nues qui couraient légèrement au bord, de la prairie, tandis que deux singes les suivaient en leur mordant les fesses. Candide fut touché de pitié : il avait appris à tirer chez les Bulgares, & il aurait abattu une noisette clans un buisson fans toucher aux feuilles. Il prend son fusil Espagnol a deux coups,

tire, & tue les deux singes. Dieu soit loué, mon cher Cacambo, j'ai délivré d'un grand péril ces deux pauvres créatures, si j'ai commis un péché en tuant un Inquisiteur & un Jésuite, je l'ai bien réparé en sauvant la vie a deux filles. Ce font petit-être deux Demoiselles de condition, & cette aventure nous peut procurer de très-grands avantages dans le pays.

Il allait continuer, mais sa langue devint percluse quand il vit ces deux filles embrasser tendrement les deux singes, fondre en larmes sur leurs corps, & remplir l'air des cris les plus douloureux. Je ne m'attendais pas à tant de bonté d'ame, dit-il enfin à Cacambo, lequel lui replica : Vous avez fait là un beau chef d'œuvre, mon Maître ; vous avez tue les deux Amans de ces Demoiselles. Leurs Amans ! ferait-il possible ? Vous vous moquez de moi, Cacambo ; le moyen de vous croire ? Mon cher Maître, repartit Cacambo, vous êtes toujours étonné de tout ; pourquoi trouvez-vous si étrange que dans quelques pays il y ait des singes qui obtiennent les bonnes grâces des Dames ; ils font des quarts d'hommes comme je fais un quart d'Espagnol. Hélas ! reprit Candide, je me souviens d'avoir entendu dire à Maître Panglofs qu'autrefois pareils accidens étaient arrivés & que ces mêlanges avaient produit des Egipans, des Faunes, des Satires, que plusieurs grands personnages de l'antiquité en avaient vus ; mais je prenais cela pour des fables. Vous devez être convaincu à présent dit Cacambo, que c'est une vérité, & vous voyez comment en usent les personnes qui n'ont pas reçu une certaine éducation ; tout ce que je crains, c'est que ces Dames ne nous fassent quelque méchante affaire.

Ces réflexions solides engagerent Candide à quitter la prairie, & à s'enfoncer dans un bois. Il y soupa avec Cacambo ; tous deux après avoir maudit l'Inquisiteur de Portugal, le Gouverneur de Buenos-Aires & le Baron s'endormirent sur de la mousse. A leur réveil ils sentirent qu'ils ne pouvaient remuer ; la raison en était que pendant la nuit les *Oreillons* habitons du pays. à qui les deux Dames les avaient dénoncés, les avaient garottés avec des cordes d'écorce d'arbres Ils étaient entourés d'une cinquantaine d'Oreillons tout nus, armés de flèches, de massues & de haches de caillou ; les uns faisaient bouillir une grande chaudiere ; les autres préparaient des broches, & tous criaient C'est un Jésuite, c'est un

Jésuite ; nous ferons vengés, & nous ferons bonne chere, mangeons du Jésuite, mangeons du Jésuite.

Je vous l'avais bien dit, mon cher Maître, s'écria tristement Cacambo, que ces deux filles nous joueraient d'un mauvais tour. Candide appercevant la chaudiere & les broches, s'écria : Nous allons certainement être rotis ou bouillis. Ah que dirait Maître Panglofs, s'il voyait comme la pure nature est faite ? Tout est bien ; soit, mais j'avoue qu'il est bien cruel d'avoir perdu Mademoiselle Cunégonde, & d'être mis a la broche par des Oreillons. Cacambo ne perdait jamais la tête ne désespérez de rien, dit-il au désolé Candide : j'entends un peu le jargon de ces peuples, je vais leur parler. Ne manquez pas, dit Candide, de leur représenter quelle est l'inhumanité affreuse de faire cuire des hommes, & combien cela est peu Chrétien.

Messieurs, dit Cacambo, vous comptez donc manger aujourd'hui un Jésuite : c'est très-bien fait ; rien n'est plus juste que de traiter ainsi ses ennemis. En effet, le droit naturel nous en feigne à tuer notre prochain, & c'est ainsi qu'on en agit dans toute la Terre. Si nous n'usons pas du droit de le manger, c'est que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chere ; mais vous n'avez pas les mêmes ressources que nous ; certainement il vaut mieux manger ses ennemis, que d'abandonner aux corbeaux & aux corneilles le fruit de sa victoire. Mais, Messieurs, vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller mettre un Jésuite en broche, & c'est votre défenseur, c'est l'ennemi de vos ennemis que vous allez rotir. Pour moi je fuis né dans votre pays Monsieur que vous voyez est mon Maître, & bien loin d'être Jésuite, il vient de tuer un Jésuite, il en porte les dépouilles, voilà le sujet de votre méprise. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez sa robe, portez- là à la première barrière du Royaume de los Padres ; informez- vous si mon Maître n'a pas tué un Officier Jésuite. Il vous faudra peu de tems ; vous pourrez toujours nous manger, si vous trouvez que je vous ai menti. Mais si je vous ai dit la vérité, vous connaissez trop les principes du droit public, les mœurs & les loix pour ne nous pas faire grace.

Les *Oreillons* trouvèrent ce discours très-raisonnable ; ils députerent deux Notables pour aller en diligence s'informer de la vérité ; les deux

députés s'acquitterent de leur commission en gens d'esprit, & revinrent bientôt apporter de bonnes nouvelles. Les Oreillons délièrent leurs deux prisonniers, leur firent toutes fortes de civilités, leur offrirent des filles, leur donnerent des rafraîchissemens, & les reconduisirent jusqu'aux confins de leurs Etats, en criant avec allégresse : il n'est point Jésuite, il n'est point Jésuite.

Candide ne se lassait point d'admirer le sujet de sa délivrance. Quel peuple, disait-il, quels hommes ! Quelles mœurs ! Si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frere de Mademoiselle Cunégonde, j'étais mangé sans remission. Mais après tout la pure nature est bonne, puisque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtetés dès qu'ils ont sçu que je n'étais pas Jésuite.

CHAPITRE DIX-SEPTIÉME.

Arrivée de Candide & de son valez au pays d'Eldorado, & ce qu'ils y virent.

QUand ils furent aux frontieres des Oreillons, vous voyez, dit Cacambo à Candide, que cet Hémisphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre ; croyez-moi, retournons en Europe par le plus court chemin. Gomment y retourner, dit Candide, & où aller ? Si je vais dans mon pays, les Bulgares & les Abares y égorgent tout ; si je retourne en Portugal, j'y suis brillé ; si nous restons dans ce pays ci, nous risquons à tout moment d'être mis en broche. Mais comment se résoudre à quitter la partie du Monde que Mademoiselle Cunégonde habite ?

Tournons vers la Cayenne, dit Cacambo, nous y trouverons des Français qui vont par-tout le Monde, ils pourront nous aider, Dieu aura peut-être pitié

de nous.

Il n'était pas facile d'aller à la Cayenne ; ils savaient bien à peu près de quel côté il fallait marcher ; mais des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des sauvages, étaient partout de terribles obstacles. Leurs chevaux moururent de fatigue leurs provisions furent consumées. Il se nourrirent un mois entier de fruits sauvages, & se trouverent enfin auprès d'une petite riviere bordée de cocotiers, qui soutinrent leur vie & leurs espérances.

Cacambo qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la Vieille dit a Candide ; Nous n'en pouvons plus, nous avons assez marché, j'apperçois un canot vuide fur le rivage, emplissons-le de cocos, jettons-nous dans cette petite barque, laissons-nous aller au courant, une riviere mene toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choses agréables, nous trouverons du moins des choses nouvelles. Allons, dit Candide, recommandons-nous à la Providence.

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt escarpés. La riviere s'élargissait toujours ; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au Ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve resserré en cet endroit, les porta avec une rapidité & un bruit horrible. Au bout de vingt-quatre heures, ils revirent le jour, mais leur canot se fracassa contre les écueils. Il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entiere : enfin ils découvrirent un horison immense bordé de montagnes inaccessibles. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin. Par-tout l'utile était agréable. Les chemins étaient couverts, ou plutôt ornés de voitures d'une forme & d'une matière brillante, portant des hommes & des femmes d'une beauté singuliere, traînés rapidement par de gros moutons rouges qui surpassaient en vîtesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan & de Méquinez.

Voilà pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Westphalie. Il mit pied à terre avec Cacambo auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfans du village couverts de brocards d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg. Nos deux hommes de l'autre Monde

s'amuserent à les regarder. Leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jettaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns ; c'était de l'or, c'était des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol. Sans doute, dit Cacambo, ces enfans font les fils du Roi du pays qui jouent au petit palet. Le Magister du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. Voilà, dit Candide, le Précepteur de la Famille Royale.

Les petits gueux quittèrent aussi-tôt le jeu, en laissant à terre leurs palets, & tout ce qui avait servi à leurs divertissemens. Candide les ramasse, court au Précepteur, & les lui présente humblement, lui faisant entendre par signes que leurs Altesses Royales avaient oublié leur or & leurs pierreries. Le Magister du village en souriant les jeta par terre, regarda un moment la figure de Candide avec beaucoup de surprise, & continua son chemin.

Les Voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis & les émeraudes. Où sommes-nous, s'écria Candide, il faut que les enfans des Rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or & les pierreries. Cacambo étoit aussi surpris que Candide. Ils approchèrent enfin de la première maison du village. Elle étoit bâtie comme un Palais d'Europe. Une foule de monde s'empressait à la porte, & encore plus dans le logis. Une musique très-agréable le faisait entendre, & une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. Cacambo s'approcha de la porte & entendit qu'on parlait Péruvien ; c'étoit sa langue maternelle ; car tout le monde fait que Cacambo étoit né au Tucuman, dans un village où l'on ne connoissoit que cette langue. Je vous servirai d'interprête, dit-il à Candide ; entrons, c'est ici un cabaret.

Aussi-tôt deux garçons & deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, & les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On servit quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un contour bouilli qui pesait deux cens livres ? deux singes rôtis d'un goût excellent ; trois cent colibris dans un plat, & six cent oiseaux mouches dans un autre ; des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses ; le tout dans des

plats d'une espèce de cristal de roche. Les garçons & les filles de l'hôtellerie versaient plusieurs liqueurs faites de cannes de sucre.

Les convives étaient pour la plupart des marchands & des voituriers, tous d'une politesse extrême, qui firent quelques questions à Cacambo avec la discrétion la plus circonspecte, & qui répondirent aux siennes d'une manière à le satisfaire.

Quand le repas fut fini, Cacambo crut, ainsi que Candide, bien payer son écot en jettant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées ; l'hôte & l'hôtesse éclatèrent de rire, & se tinrent long-tems les côtés. Enfin ils se remirent. Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers, nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en paiement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas sans doute de la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le Gouvernement. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c'est un pauvre village ; mais partout ailleurs vous ferez reçus comme vous méritez de l'être. Cacambo expliquait à Candide tous les discours de l'hôte, & Candide les écoutait avec la même admiration & le même égarement que son ami Cacambo les rendait. Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un & l'autre, inconnu à tout le reste de la Terre, & où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre ? C'est probablement le pays où tout va bien ; car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et quoi qu'en dît Maître Panglofs, je me suis souvent aperçu que tout allait assez mal en Westphalie,

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.

Cacambo témoigna à son hôte toute sa curiosité ; l'hôte lui dit : Je suis fort ignorant, & je m'en trouve bien ; mais nous avons ici un Vieillard retiré de la Cour, qui est le plus savant homme du Royaume, & le plus communicatif. Aussi-tôt il mene Cacambo chez le Vieillard. Candide ne jouait plus que le second personnage & accompagnait son valet. Ils entrèrent dans une maison fort simple, car la porte n'était que d'argent, & les lambris des appartemens n'étaient que d'or, mais travaillés avec tant de goût, que les plus riches lambris ne l'effaçaient pas, L'antichambre n'était à la vérité incrustée que de rubis & d'émeraudes, mais l'ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême simplicité.

Le Vieillard reçut les deux étrangers sur un sofa matelassé de plumes de colibris, & leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamans ; après quoi il satisfait à leur curiosité en ces termes :

Je suis âgé de cent soixante & douze ans, & j'ai appris de feu mon père, Ecuyer du Roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le Royaume où nous sommes est l'ancienne patrie des Incas qui en sortirent très-imprudemment pour aller subjuguier une partie du Monde, & qui furent enfin détruits par les Espagnols.

Les Princes de leur famille qui restèrent dans leur pays natal furent plus sages ; ils ordonnèrent du consentement de la Nation, qu'aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit Royaume ; & c'est ce qui nous a conservé notre innocence & notre félicité. Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays, ils l'ont appelé *El Dorado* ; & un Anglais nommé le

Chevalier *Raleig*, en a même approché il y a environ cent années ; mais comme nous sommes entourés de rochers inabordables & de précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux & pour la fange de notre terre, & qui pour en avoir nous tueraient tous jusqu'au dernier.

La conversation fut longue ; elle roula sur la forme du Gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin Candide qui avait toujours du goût pour la Métaphysique, fit demander par Cacambo si dans le pays il y avait une Religion.

Le Vieillard rougit un peu. Comment donc, dit-il, en pouvez-vous douter ? Est-ce que vous nous prenez pour des ingrats ? Cacambo demanda humblement quelle était la Religion d'Eldorado. Le Vieillard rougit encore. Est-ce qu'il peut y avoir deux Religions ? dit-il : nous avons, je crois, la Religion de tout le Monde ; nous adorons Dieu du soir jusqu'au matin. N'adorez-vous qu'un seul Dieu ? dit Cacambo, qui servait toujours d'interprète aux doutes de Candide. Apparemment, dit le Vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre Monde font des questions bien singulières. Candide ne se lassait pas de faire interroger ce bon Vieillard ; il voulut savoir comment on priait Dieu dans l'Eldorado. Nous ne le prions point, dit le bon & respectable Sage ; nous n'avons rien à lui demander ; il nous a donné tout ce qu'il nous faut, nous le remercions sans cesse. Candide eut la curiosité de voir des Prêtres ; il fit demander où ils étaient. Le bon Vieillard sourit. Mes amis, dit-il, nous sommes tous Prêtres ; le Roi & tous les Chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâce solennellement, tous les matins ; & cinq ou six mille Musiciens les accompagnent. Quoi ! vous n'avez point de Moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabulent, & qui font brûler les gens qui ne font pas de leur avis ? Il faudrait que nous fussions sous, dit le Vieillard ; nous sommes tous ici du même avis, & nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos Moines. Candide à tous ces discours demeurait en extase, & disait en lui-même : Ceci est bien différent de la Westphalie & du Château de Mr. le Baron : si notre ami Pangloss avait vu

Eldorado, il n'aurait plus dit que le Château de Thunder-ten-trunckh était ce qu'il y avait de mieux sur la Terre ; il est certain qu'il faut voyager.

Après cette longue conversation, le bon Viellard fit atteler un carosse à six moutons, & donna douze de ses domestiques aux deux Voyageurs pour les conduire à la Cour. Excusez-moi, leur dit-il, si mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le Roi vous recevra d'une manière dont vous ne ferez pas mécontents, & vous pardonnerez fans doute aux usages du pays s'il y en a quelques-uns qui vous déplaisent.

Candide & Cacambo montent en carosse, les six moutons volaient, & en moins de quatre heures on arriva au Palais du Roi, situé à un bout de la Capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut, & de cent de large ; il est impossible d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir fur ces cailloux & fut ce sable que nous nommons or & pierreries.

Vingt belles filles de la garde reçurent Candide & Cacambo à la descente du carosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri ; après quoi les grands Officiers & les grandes Officières de la Couronne les menèrent à l'appartement de Sa Majesté au milieu de deux files chacune de mille Musiciens, selon l'usage ordinaire. Quand ils approchèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand Officier, comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa Majesté, si on se jettait à genoux ou ventre à terre, si on mettait les mains fur la tête ou fur le derrière, si on léchait la poussière de la salle, en un mot quelle était la cérémonie. L'usage, dit le grand Officier, est d'embrasser le Roi & de le baiser des deux côtés. Candide & Cacambo fautèrent au cou de Sa Majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable, & qui les pria poliment à souper.

En attendant on leur fit voir la Ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marches ornes de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose, celles de liqueurs de canne de sucre qui coulaient continuellement dans des grandes places pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du gérofle & de la canelle. Candide demanda à voir la Cour de Justice, le Parlement ; on lui dit qui n'y en avait point, & qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des

prisons, & on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage & qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le Palais des Sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'expériences de Physique.

Après avoir parcouru toute l'après-dinée à peu près la milliême partie de la ville, on les ramena chez le Roi ; Candide se mit à table entre Sa Majesté, son valet Cacambo & plusieurs Dames. Jamais on ne fit meilleure chère, & jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut Sa Majesté. Cacambo expliquait les bons mots du Roi à Candide, & quoique traduits ils paraissaient toujours de bons mots. De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice. Candide ne cessait de dire à Cacambo, il est vrai, mon ami, encore une fois, que le Château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes ; mais enfin, Mademoiselle Cunégonde n'y est pas, & vous avez sans doute quelque maîtresse en Europe. Si nous restons ici, nous n'y ferons que comme les autres, au lieu que si nous retournons dans notre Monde, feulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous ferons plus riches que tous les Rois ensemble, nous n'aurons plus d'Inquisiteurs à craindre, & nous pourrons aisément reprendre Mademoiselle Cunégonde.

Ce discours plut à Cacambo ; on aime tant à courir, à se faire valoir chez les siens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ses voyages, que les deux heureux résolurent de ne plus l'être, & de demander leur congé à Sa Majesté.

Vous faites une sottise, leur dit le Roi ; je sçai bien que mon pays est peu de chose ; mais quand on est passablement quelque part, il faut y rester ; je n'ai pas assurément le droit de retenir des étrangers ; c'est une tyrannie qui n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos Loix ; tous les hommes sont libres ; partez quand vous voudrez, mais la sortie est bien difficile. Il est impossible de remonter la rivière rapide sur laquelle Vous êtes arrivés par miracle, & qui court sous des voûtes de rochers. Les montagnes qui entourent tout mon Royaume ont dix mille pieds de hauteur, & sont droites comme des murailles : elles occupent chacune en largeur un espace de plus de dix lieues, on ne peut en descendre que par des précipices. Cependant puisque

vous voulez absolument partir ; je vais donner ordre aux Intendans des machines d'en faire une qui puisse vous transporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des montagnes, personne ne pourra vous accompagner ; car mes sujets ont fait vœu de ne jamais sortir de leur enceinte, & ils font trop sages pour rompre leur vœu. Demandez-moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. Nous ne demandons à votre Majesté, dit Cacambo, que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux, & de la boue du pays. Le Roi rit ; je ne conçois pas dit-il, quel goût, vos gens d'Europe ont pour notre boue jaune ; mais emportez-en tant que vous voudrez, & grand bien vous fasse.

Il donna l'ordre fur le champ à ses Ingénieurs de faire une machine pour guinder ces deux hommes extraordinaires hors du Royaume. Trois mille bons Physiciens y travaillèrent ; elle fut prête au bout de quinze jours, & ne coûta pas plus de vingt millions de livres sterling, monnoie du pays. On mit sur la machine Candide & Cacambo ; il y avait deux grands moutons rouges sellés & bridés pour leur servir de monture quand ils auraient franchi les montagnes ; vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des présens de ce que le pays a de plus curieux, & cinquante chargés d'or, de pierreries & de diamans. Le Roi embrassa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau spectacle que leur départ, & la manière ingénieuse dont ils furent hissés eux & leurs moutons au haut des montagnes. Les Physiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en sureté, & Candide n'eut plus d'autre desir & d'autre objet que d'aller présenter ses moutons à Mademoiselle Cunégonde. Nous avons, dit-il, de quoi payer le Gouverneur de Buenos-Ayres, si Mademoiselle Cunégonde peut être mise à prix. Marchons vers la Cayenne, embarquons-nous, & nous verrons ensuite quel Royaume nous pourrons acheter.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Ce qui leur arriva à Surinam, & comment Candide fit connaissance avec Martin.

LA première journée de nos deux Voyageurs fut assez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de se voir possesseurs de plus de trésors que l'Asie, l'Europe & l'Afrique n'en pouvaient rassembler. Candide transporté écrivit le nom de Cunégonde fut les arbres. A la seconde journée deux de leurs moutons s'enfoncèrent dans des marais & y furent abymés avec leurs charges ; deux autres moutons moururent de fatigue quelques jours après ; sept ou huit périrent ensuite de faim dans un désert ; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin, après cent jours de marche, il ne leur resta que deux moutons. Candide, dit à Cacambo : Mon ami, vous voyez comme les richesses de ce monde font périssables ; il n'y a rien de solide que la vertu, & le bonheur de revoir Mademoiselle Cunégonde. Je l'avoue, dit Cacambo, mais il nous reste encore deux moutons avec plus de trésors que n'en aura jamais le Roi d'Espagne, & je vois de loin une Ville que je soupçonne être Surinam, appartenante aux Hollandais. Nous sommes au bout de nos peines, & au commencement de notre félicité.

En approchant de la Ville ils rencontrèrent un Nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire, d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche & la main droite. Eh mon Dieu ! lui dit Candide en Hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? J'attends mon Maître Monsieur Vanderdendur le fameux négociant, répondit le Nègre. Est-ce Monsieur Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? Oui, Monsieur dit le Nègre, c'est l'usage. On

nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, & que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe ; je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mere me vendit dix écus patagons fur la côte de Guinée, elle me disait : Mon cher enfant, bénis nos Fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être esclave de nos Seigneurs les Blancs, & tu fais par là la fortune de ton père & de ta mère. Hélas, je ne sçai pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens les singes & les perroquets font mille fois moins malheureux que nous : les Fétiches Hollondais qui m'ont converti me disent tous les Dimanches que nous sommes tous enfans d'Adam, blancs & noirs. Je ne suis pas Généalogiste, mais si ces Prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parens d'une manière plus horrible.

O Panglofs ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination ; ç'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton Optimisme. Qu'est-ce que l'Optimisme ? disait Cacambo. Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal ! Et il versait des larmes en regardant son Nègre, & en pleurant il entra dans Surinam.

La première chose dont ils s'informent, c'est, s'il n'y a point au Port quelque Vaisseau qu'on pût envoyer à Buenos-Ayres. Celui à qui ils s'adresserent était justement un Patron Espagnol, qui s'offrit à faire avec eux un marché honnête. Il leur donna rendez-vous dans un cabaret. Candide & le fidèle Cacambo allèrent l'y attendre avec leurs deux moutons.

Candide qui avait le cœur fur les lèvres, conta à l'Espagnol toutes ses aventures, & lui avoua qu'il voulait enlever Mademoiselle Cunégonde. Je me garderai bien de vous passer à Buenos-Ayres, dit le Patron : je ferais pendu & vous aussi. La belle Cunégonde est la maîtresse favorite de Monseigneur. Ce fut un coup de foudre pour Candide ; il pleura longtems ; enfin il tira à part Cacambo : Voici, mon cher ami, lui dit-il, ce qu'il faut que tu fasses. Nous avons chacun dans nos poches pour cinq ou six millions

de diamans ; tu es plus habile que moi ; va prendre Mademoiselle Cunégonde à Buenos-Ayres. Si le Gouverneur fait quelques difficultés, donne lui un million ; s'il ne se rend pas, donne lui en deux ; tu n'as point tué d'inquisiteur, on ne se défiera point de toi ; j'équiperai un autre Vaisseau ; j'irai t'attendre à Venise ; c'est un pays libre où l'on n'a rien à craindre ni des Bulgares, ni des Abares, ni des juifs, ni des Inquisiteurs. Cacambo applaudit à cette sage résolution. Il était au désespoir de se séparer d'un bon Maître, devenu son ami intime ; mais le plaisir de lui être utile l'emporta sur la douleur de le quitter. Ils s'embrassèrent en versant des larmes ; Candide lui recommanda de ne point oublier la bonne Vieille. Cacambo partit dès le jour même. C'était un très-bon homme que ce Cacambo.

Candide resta encore quelque tems à Surinam, & attendit qu'un autre Patron voulût le mener en Italie, lui & les deux moutons qui lui restaient. Il prit des domestiques, & acheta tout ce qui lui était nécessaire pour un long voyage ; enfin, Monsieur Vanderdendur, maître d'un gros vaisseau, vint se présenter à lui. Combien voulez-vous, demanda-t-il à cet homme, pour me mener en droiture à Venise, moi, mes gens, mon bagage, & les deux moutons que voilà ? Le Patron s'accorda à dix mille piastres. Candide n'hésita pas.

Oh, oh, dit à part foi le prudent Vanderdendur, cet étranger donne dix mille piastres tout d'un coup ! il faut qu'il soit bien riche. Puis revenant un moment après, il signifia qu'il ne pouvait partir à moins de vingt mille. Eh bien, vous les aurez, dit Candide.

Ouais, se dit tout bas le Marchand, cet homme donne vingt mille piastres aussi aisément que dix mille. Il revint encore, & dit qu'il ne pouvait le conduire à Venise à moins de trente mille piastres. Vous en aurez donc trente mille, répondit Candide.

Oh, oh, se dit encore le Marchand Hollandais, trente mille piastres ne coutent rien à cet homme-ci ; fans doute les deux moutons portent des trésors immenses ; n'insistons pas davantage ; faisons nous d'abord payer les trente mille piastres, & puis nous verrons. Candide vendit deux petits diamans, dont le moindre valait plus que tout l'argent que demandait le

Patron. Il le paya d'avance. Les deux moutons furent embarqués. Candide suivait dans un petit bateau pour joindre le vaisseau à la rade ; le Patron prend son tems, met à la voile, démarre, le vent le favorise. Candide éperdu & stupefait le perd bientôt de vûe. Hélas ! cria-t-il, voilà un tour digne de l'ancien Monde. Il retourne au rivage abymé dans la douleur ; car enfin, il avait perdu de quoi faire la fortune de vingt Monarques.

Il se transporte chez le Juge Hollandais ; & comme il était un peu troublé, il frappe rudement à la porte, il entre, expose les avanture, & crie un peu plus haut qu'il ne convenait. Le juge commença par lui faire payer dix mille piastres pour le bruit qu'il avait fait. Ensuite il l'écouta patiemment, lui promit d'examiner son affaire sitôt que le Marchand serait revenu, & se fit payer dix mille autres piastres pour les frais de l'audience.

Ce procédé acheva de désespérer Candide ; il avait à la vérité essuyé des malheurs mille fois plus douloureux : mais le sang froid du Juge, & celui du Patron dont il était volé, alluma sa bile, & le plongea dans une noire mélancolie. La méchanceté des hommes se présentait à son esprit dans toute sa laideur, il ne se nourrissait que d'idées tristes. Enfin un vaisseau Français étant fur le point de partir pour Bordeaux, comme on n'avait plus de moutons chargés de diamans à embarquer, il loua une chambre du vaisseau à juste prix, & fit signifier dans la ville qu'il payerait le passage, la nourriture, & donnerait deux mille piastres à un honnête homme qui voudrait faire le voyage avec lui ; à condition que cet homme ferait le plus dégoûté de son état, & le plus malheureux de la Province.

Il se présenta une foule de prétendans qu'une flotte n'aurait pû contenir. Candide voulant choisir entre les plus apparens, il distingua une vingtaine de personnes qui lui paraissaient assez sociables, & qui toutes prétendaient mériter la préférence. Il les assembla dans son cabaret, & leur donna à souper, à condition que chacun ferait ferment de raconter fidèlement son histoire, promettant de choisir celui qui lui paraîtrait le plus à plaindre le plus mécontent de son état à plus juste titre, & de donner aux autres quelques gratifications.

La séance dura jusqu'à quatre heures du matin. Candide en écoutant toutes leurs avantures, se ressouvenait de ce que lui avait ait la Vieille en

allant à Buenos-Ayres, & de la gageure quelle avait faite qu'il n'y avait personne sur le vaisseau, auquel il ne fut arrivé de très-grands malheurs. Il songeait à Panglofs à chaque aventure qu'on lui contait. Ce Panglofs, disait-il, ferait bien embarrassé à démontrer son système. Je voudrais qu'il fût ici. Certainement si tout va bien, c'est dans Eldorado, & non pas dans le reste de la terre. Enfin il se détermina en faveur d'un pauvre Sant qui avait travaillé dix ans pour les Libraires à Amsterdam. la jugea qu'il n'y avait point de métier au Monde dont on dût être plus dégoûté.

Ce savant, d'ailleurs qui était un bon homme, avait été volé par sa femme, battu par son fils & abandonné de sa fille qui s'était fait enlever par un Portugais. Il venait d'être privé d'un petit emploi duquel il subsistait, & les Prédicans de Surinam le persécutaient, parce qu'ils le prenaient pour un Socinien. Il faut avouer que les autres étaient pour le moins aussi malheureux que lui, mais Candide espérait que le savant le défendrait dans le voyage. Tous ses autres rivaux trouvèrent que Candide leur faisait une grande injustice, mais il les apaisa en leur donnant à chacun cent piastres.

CHAPITRE VINGTIÈME,

Ce qui arriva sur mer à Candide & à Martin.

LE vieux savant qui s'appellait Martin s'embarqua donc pour Bordeaux avec Candide. L'un & l'autre avaient beaucoup vu, & beaucoup souffert ; & quand le vaisseau aurait dû faire voile de Surinam au Japon par le Cap de Bonne-Espérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral & du mal physique pendant tout le voyage.

Cependant, Candide avait un grand avantage sur Martin, c'est qu'il espérait toujours revoir Mademoiselle Cunégonde, & que Martin n'avait rien à espérer : de plus, il avait de l'or & des diamans ; & quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges, chargés des plus grands trésors de la terre ; quoiqu'il eût toujours fur le cœur la friponnerie du Patron Hollandais, cependant quand il songeait à ce qui lui restait dans ses poches, & quand il parlait de Cunégonde, surtout fur la fin du repas, il penchait alors pour le système de Pangloss.

Mais vous, Monsieur Martin, dit-il au savant, que pensez-vous de tout cela ? quelle est votre idée fur le mal moral & le mal physique ? Monsieur, répondit Martin, mes Prêtres m'ont accusé d'être Socinien ; mais la vérité du fait est que je suis Manichéen. Vous vous moquez de moi, dit Candide, il n'y a plus de Manichéens dans le monde. Il y a moi, dit Martin, je ne sçai qu'y faire : mais je ne peux penser autrement. Il faut que vous avez le Diable au corps, dit Candide ; il se mêle si fort des affaires de ce Monde, dit Martin, qu'il pourrait bien être dans mon corps comme par-tout ailleurs : mais je vous avoue qu'en jettant la vue fur ce globe, ou plutôt sur ce globule, je pense que Dieu l'a abandonné à quelque être malfaisant ; j'en excepte toujours Eldorado. Je n'ai guères vu de ville qui ne désirât la ruine de la ville voisine, point de famille qui ne voulût exterminer quelque autre

famille. Par tout les faibles ont en exécution les puissans devant lesquels ils rampent, & les puissans les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine & la chair. Un million d'assassins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre & le brigandage avec discipline pour gagner fan pain, parce qu'il na bas de métier plus honnête ; & dans les villes qui paraissent jouir de la paix & où les arts fleurissent, les hommes font dévorés de plus d'envie, de foins & d'inquiétudes qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets font encor plus cruels que les miseres publiques. En un mot, j'en ai tant vu, & tant éprouvé, que je fuis Manichéen.

Il y a pourtant du bon, répliquait Candide. Cela peut être, disait Martin, mais je ne le connais pas.

Au milieu de cette dispute, on entendit un bruit de canon. Le bruit redouble à chaque instant. Chacun prend sa lunette. On apperçoit deux vaisseaux qui combattaient a la distance d'environ trois milles. Le vent les amena l'un & l'autre si près du vaisseau Français, qu'on eut le plaisir de voir le combat tout à son aise. Enfin l'un des deux vaisseaux lâcha a l'autre une bordée si bas & si juste qu'il le coula à fond. Candide & Martin apperçurent distinctement une centaine d'hommes fur le tillac du vaisseau qui s'enfonçait : ils levaient tous les mains au Ciel, & jettaient des clameurs effroyables ; en un moment tout fut englouti.

Eh bien, dit Martin, voilà comme les hommes se traitent les uns les autres. Il est vrai, dit Candide, qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette affaire. En parlant ainsi, il apperçut je ne sçai quoi d'un rouge éclatant qui nageait auprès de son vaisseau. On détacha la chaloupe pour voir ce que ce pouvait être, c'était un de ses moutons. Candide eut plus de joie de retrouver ce mouton, qu'il n'avait été affligé d'en perdre cent tous chargés de gros diamans d'Eldorado.

Le Capitaine Français apperçut bientôt que le Capitaine du vaisseau submergeant était Espagnol, & que celui du vaisseau submergé était un Pirate Hollandais : c'était celui- là même qui avait volé Candide. Les richesses immenses dont ce scélérat s'était emparé furent ensevelies avec lui dans la mer, & il n'y eut qu'un mouton de sauvé. Vous voyez, dit

Candide a Martin, que le crime est puni quelquefois ; ce coquin de Patron Hollandais a eu le fort qu'il méritait. Oui, dit Martin ; mais fallait-il que les passagers qui étaient sur son vaisseau périssent aussi ? Dieu a puni ce fripon, le Diable a noyé les autres.

Cependant le vaisseau Français & l'Espagnol continuèrent leur route, & Candide continua ses conversations avec Martin. ils disputèrent quinze jours de fuite, et au bout de quinze jours ils étaient aussi avancés que le premier. Mais enfin ils parlaient, ils se communiquaient des idées, ils se consolaient. Candide caressait son mouton. Puisque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourrai bien retrouver Cunégonde.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Candide & Martin approchent des Côtes de France & raisonnent.

ON apperçut enfin les côtes de France. Avez-vous jamais été en France, Monsieur Martin ? dit Candide. Oui, dit Martin, j'ai parcouru plusieurs Provinces. Il y en a où la moitié des habitans est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on n'est communément que fiez doux, & assez bête, d'autres où l'on fait le bel esprit, & dans toutes la principale occupation est l'amour la seconde de médire, & la troisième de dire des sottises. Mais, Monsieur Martin, avez-vous vu Paris ? Oui, j'ai vu Paris : il tient de toutes ces espèces-là, c'est un cahos, c'est une presse dans laquelle tout le monde cherche le plaisir, & où presque personne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu, j'y fus volé en arrivant de

tout ce que j'avais par des filous à la Foire St. Germain. On me prit moi-même pour un voleur, & je fus huit jours en prison ; après quoi je me fis Correcteur d'Imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante, & la canaille convulsionnaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette Ville-là, je le veux croire.

Pour moi je n'ai nulle curiosité de voir la France, dit Candide ; vous devinez aisément que quand on a passé un mois dans Eldorado, on ne se soucie plus de voir rien sur la terre, que Mademoiselle Cunégonde ; je vais l'attendre à Venise ; nous traverserons la France pour aller en Italie ; ne m'accompagnez-vous pas ? Très-volontiers, dit Martin ; on dit que Venise n'est bonne que pour les Nobles Vénitiens, mais que cependant on y reçoit très-bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent ; je n'en ai point, vous en avez, je vous suivrai par-tout. A propos, dit Candide, pensez-vous que la terre ait été originairement une mer, comme on l'assure dans ce gros livre qui appartient au Capitaine du vaisseau ? je n'en crois rien du tout, dit Martin, non plus que de toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque tems. Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé ? dit Candide. Pour nous faire enrager, répondit Martin. N'êtes-vous pas bien étonné, continua Candide, de l'amour que ces deux filles du pays des Oreillons avaient pour ces deux singes, & dont je vous ai conté l'aventure ? Point du tout, dit Martin, je ne vois pas ce que cette passion a d'étrange ; j'ai tant vu de choses extraordinaires, qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire. Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés, comme ils font aujourd'hui, qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, yvrognes, avarés, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites & fors ? Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé ? Oui sans doute, dit Candide. Eh bien, dit Martin, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur ? Oh ! dit Candide, il y a bien de la différence, car le libre arbitre... En raisonnant ainsi ils arriveront à Bordeaux.

CHAPIT. VINGT-DEUXIÈME.

Ce qui arriva en France à Candide & à Martin.

CAndide ne s'arrêta dans Bordeaux qu'autant de teins qu'il en fallait pour vendre quelques cailloux du Dorado, & pour s'accommoder d'une bonne chaise à deux places ; car il ne pouvait plus le passer de son Philosophe Martin ; il fut feulement très-facile de se séparer de son mouton, qu'il laissa à l'Académie des Sciences de Bordeaux, laquelle proposa pour le sujet du prix de cette année, de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge ; & le prix fut adjugé à un Savant du Nord, qui démontra par A, plus B, moins C, divisé par Z : que le mouton devait être rouge, & mourir de la clavelée.

Cependant, tous les Voyageurs que Candide rencontra dans les cabarets de la route lui disaient : Nous allons à Paris. Cet empressement général lui donna enfin l'envie de voir cette Capitale ; ce n'était pas beaucoup se détourner du chemin de Venise.

Il entra par le fauxbourg St Marceau, & crut être dans le plus vilain village de la Westphalie.

A peine Candide fut-il dans son auberge qu'il fut attaqué d'une maladie légère causée par ses fatigues. Comme il avait au doigt un diamant énorme, & qu'on avait aperçu dans son équipage une cassette prodigieusement pesante, il eut aussi-tôt auprès de lui deux Médecins qu'il n'avait pas mandés, quelques amis intimes qui ne le quitterent pas : & deux dévotes qui faisaient chauffer ses bouillons, Martin disait : Je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premier voyage : j'étais fort pauvre, aussi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni Médecins, & je guéris.

Cependant, a force de médecines & de saignées, la maladie de Candide devint sérieuse. Un habitué du quartier vint avec douceur lui demander un billet payable au porteur pour l'autre monde. Candide n'en voulut rien faire ; les dévotes l'assurèrent que c'était une nouvelle mode. Candide répondit qu'il n'était point homme à la mode. Martin voulut jeter l'habitué par les fenêtres Le Clerc jura qu'on n'enterrerait point Candide. Martin jura qu'il enterrerait le Clerc s'il continuait à les importuner. La que elle s'échaussa, Martin le prit par les épaules & le chassa lentement ; ce qui causa un grand scandale dont on fit un procès verbal.

Candide guérit, & pendant sa convalescence il eut très- bonne compagnie à souper chez lui. On jouait gros jeu. Candide était tout étonné que jamais les as ne lui vinssent, & Martin ne s'en étonnait pas.

Parmi ceux qui lui faisaient les honneurs de la ville, il y avait un petit Abbé Périgourdin, l'un de ces gens empressés, toujours alertes, toujours serviables, effrontés, caressans, accommodans, qui guettent les étrangers a leur passage, leur content l'histoire scandaleuse de la ville, & leur offrent des plaisirs a tout prix. Celui-ci mena d'abord Candide & Martin à ta Comédie. On y jouait une Tragédie nouvelle. Candide se trouva placé auprès de quelques beaux esprits. Cela ne l'empêcha pas de pleurer à des scènes jouées parfaitement. Un des raisonneurs qui étaient à ses côtés lui dit dans un entr'acte : Vous avez grand tort de pleurer, cette Actrice est fort mauvaise, l'Acteur qui joue avec elle est plus mauvais Acteur encor, la pièce est encor plus mauvaise que les Acteurs : l'Auteur ne sait pas un mot d'Arabe, & cependant la Scène est en Arabie ; & de plus, c'est un homme qui ne croit pas aux idées innées : je vous apporterai demain vingt brochures contre lui. Monsieur, lui dit l'Abbé Périgourdin, avez-vous remarqué cette jeune personne, qui a un visage si piquant, & une taille si fine ? Il ne vous en coûtera que dix mille francs par mois, & pour cinquante mille écus de diamans. Je n'ai qu'un jour ou deux à lui donner, répondit Candide, parce que j'ai un rendez-vous a Venise qui presse.

Le soir après souper l'insinuant Périgourdin redoubla de politesses & d'attentions. Vous avez donc, Monsieur, lui dit-il, un rendez-vous à Venise ? Oui, Monsieur l'Abbé, dit Candide ; il faut absolument que j'aille

trouver Mademoiselle Cunégonde. Alors, engagé par le plaisir de parler de ce qu'il aimait, il conta selon son usage une partie de ses aventures avec cette illustre Westphalienne.

Je crois, dit l'Abbé, que Mademoiselle Cunégonde a bien de l'esprit, & qu'elle écrit des Lettres charmantes ? Je n'en ai jamais reçu, dit Candide : car figurez-vous qu'ayant été chassé du Château pour l'amour d'elle, je ne pus lui écrire, que bientôt après j'appris quelle était morte, qu'ensuite je la retrouvai, & que je la perdis ; & que je lui ai envoyé à deux mille cinq cent lieues d'ici un exprès dont j'attends la réponse.

L'Abbé écoutait attentivement, & paraissait un peu rêveur. Il pri bientôt congé des deux étrangers, après les avoir tendrement embrassés. Le lendemain Candide reçut à son réveil une lettre conçue en ces termes :

” Monsieur, mon très-cher Amant, il y a huit jours que je suis malade en cette ville ; j'apprends que vous y êtes. Je volerais dans-vos bras si je pouvais remuer : j'ai sçu votre passage Bordeaux, j'y ai laissé le fidel le Cacambo & la Vieille qui doivent bientôt me suivre. Le Gouverneur de Buenos-Ayres a tout pris, mais il me reste vôtre cœur. Venez, votre picsence me rendra la vie, ou me fera mourir de plaisir.

Cette lettre charmante, cette lettre inespérée transporta Candide d'une joie inexprimable, & la maladie de sa chere Cunégonde l'accabla de douleur. Partagé entre ces deux sentimens, il prend son or & ses diamans, & se fait conduire avec Martin à l'hôtel où Mademoiselle Cunégonde demeurait. Il entre en tremblant d'émotion, son cœur palpite, sa voix sanglote ; il veut ouvrir les rideaux du lit, il veut faire apporter de la lumière : Gardez-vous-en bien, lui dit la suivante, la lumiere la tue, & soudain elle referme le rideau. Ma chere Cunégonde, dit Candide en pleurant, comment vous portez-vous ? si vous ne pouvez me voir, parlez-moi du moins. Elle ne peut parler, dit la suivante. La Dame alors tire du lit une main potelée que Candide arrose long-tems de les larmes & qu'il remplit ensuite de diamans, en laissant un sac plein d'or fur le fauteuil.

Au milieu de ses transports arrive un Exempt suivi de l'Abbé Périgourdin & d'une Escouade. Voilà donc, dit-il, ces deux étrangers suspects ? Il les fait incontinent saisir, & ordonne à ses braves de les trainer

en prison. Ce n'est pas ainsi qu'on traite les voyageurs dans le Dorado, dit Candide. Je fuis plus Manichéen que jamais, dit Martin. Mais, Monsieur, où nous menez-vous ? dit Candide : dans un cul de basse-fosse, dit l'Exempt.

Martin ayant repris son sang froid, jugea que la Dame qui se prétendait Cunégonde, était une friponne, Mr. l'Abbé Périgourdin, un fripon qui avait abusé au plus vite de l'innocence de Candide, & l'Exempt un autre fripon dont on pouvait aisément se débarrasser.

Plutôt que de s'exposer aux procédures de la Justice, Candide éclairé par son conseil, & d'ailleurs toujours impatient de revoir la véritable Cunégonde, propose à l'Exempt trois petits diamans d'environ trois mille pistoles chacun. Ah ! Monsieur, lui dit l'homme au bâton d'ivoire, eussiez-vous commis tous les crimes imaginables, vous êtes le plus honnête homme du monde : trois diamans ! chacun de trois mille pistoles ! Monsieur je me ferais tuer pour vous, au lieu de vous mener dans un cachot. On arrête tous les étrangers, mais laissez-moi faire ; j'ai un frère à Dieppe en Normandie, je vais vous y mener, & si vous avez quelque diamant à lui donner, il aura soin de vous comme moi-même,

Et pourquoi arrête-t-on tous les étrangers ? dit Candide. L'Abbé Périgourdin prit alors la parole & dit, c'est parce qu'un gueux du pays d'Atrébatie a entendu dire des sotises, cela seul lui a fait commettre un parricide, non pas tel que celui de 1610. au mois de Mai, mais tel que celui de 1594. au mois de Décembre, & tel que plusieurs autres commis dans d'autres années & dans d'autres mots par d'autres gueux qui avaient entendu dire des sotises.

L'Exempt alors expliqua de quoi il s'agissait. Ah les monstres ! s'écria Candide, quoi de telles horreurs chez un peuple qui danse & qui chante ! ne pourrai-je sortir au plus vite de ce pays où des singes agacent des tigres ? J'ai vu des ours dans mon pays ; je n'ai vu des hommes que dans le Dorado. Au nom de Dieu, Monsieur l'Exen menez-moi à Venise, où je dois attendre Mademoiselle Cunégonde. Je ne peux vous mener qu'en Basse-Normandie, dit le Barigel. Aussi-tôt il lui fait ôter ses fers, dit qu'il s'est mépris, renvoyé ses gens, & emmène à Dieppe Candide & Martin ; & les laisse entre les mains de son frère. Il y avait un petit vaisseau Hollandais à la rade. Le

Normand, à l'aide de trois autres diamans, devenu le plus serviable des hommes, embarque Candide & ses gens dans le vaisseau qui allait faire voile pour Portsmouth en Angleterre. Ce n'était pas le chemin de Venise ; mais Candide croyait être délivré de l'Enfer, & il comptait bien reprendre la route de Venise à la première occasion.

CHAP. VINGT-TROISIÈME

Candide. & Martin vont, sur les Côtes d'Angleterre ; ce qu'ils y voyent.

AH Panglofs ! Panglofs ! Ah Martin ! Martin ! Ah ma chere Cunégonde ! qu'est-ce que ce monde-ci, disait Candide sur le vaisseau Hollandais ? Quelque chose de bien fou & de bien abominable, répondait Martin. Vous connaissez l'Angleterre, y est- on aussi fou qu'en France ? C'est une autre espèce de folie, dit Martin ; vous savez que ces deux Nations font en guerre pour quelques arpens de neige vers le Canada, & qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus, que tout le Canada ne vaut. De vous dire précisément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre, c'est ce que mes faibles lumières ne me permettent pas. Je sais feulement qu'en général les gens que nous allons voir, sont fort atrabilaires.

En causant ainsi ils abordèrent à Portsmouth ; une multitude de peuple couvrait le rivage, & regardait attentivement un assez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés, fur le tillac d'un des vaisseaux de la flotte ; quatre soldats postés vis-à-vis de cet homme lui tirèrent chacun trois balles dans le crâne le plus paisiblement du monde, & toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite. Qu'est-ce donc que tout ceci ? dit Candide, & quel démon exerce par-tout son empire ? Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie : c'est un Amiral, lui répondit-on. Et pourquoi tuer cet Amiral ? C'est, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde ; il a livré un combat à un Amiral Français, & on a trouvé qu'il n'était pas assez près de lui. Mais, dit Candide, l'Amiral Français était aussi loin de l'Amiral Anglais que celui-ci l'était de l'autre.

Cela est incontestable, lui répliqua-t on. Mais dans ce pays-ci il est bon de tuer de tems en tems un Amiral pour encourager les autres.

Candide fut si étourdi & si choqué de ce qu'il voyait, & de ce qu'il entendait, qu'il ne voulut pas seulement mettre pied à terre, & qu'il fit son marché avec le Patron Hollandais (dût-il le voler comme celui de Surinam) pour le conduire fans délai à Venise.

Le Patron fut prêt au bout de deux jours. On côtoya la France. On passa à la vue de Lisbonne, & Candide frémir. On entra dans le détroit, & dans la Méditerranée. Enfin on aborda à Venise. Dieu soit loué, dit Candide, en embrassant Martin, c'est ici que je reverrai la belle Cunégonde. Je compte fur Cacambo comme fur moi-même. Tout est bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il soit possible.

CHAP. VINGT-QUATRIÈME.

De Paquette & de Frere Giroflée.

DÈS qu'il fut à Venise, il fit chercher Cacambo dans tous les cabarets, dans tous les caffés, chez toutes les filles de joie, & et le trouva point. Il envoyait tous les jours à la découverte de tous les vaisseaux & de toutes les barques. Nulles nouvelles de Cacambo. Quoi ! disait-il à Martin, j'ai eu le tems de passer de Surinam à Bordeaux, d'aller de Bordeaux à Paris, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Portsmouth, de côtoyer le Portugal & l'Espagne, de traverser toute la Méditerranée, de passer quelques mois à Venise, & la belle Cunégonde n'est point venue ! je n'ai rencontré au lieu d'elle qu'une drolesse & un Abbé Périgourdin ! Cunégonde est morte, fans doute, je n'ai plus qu'à mourir. Ah ! il valait mieux rester dans le Paradis du Dorado, que de revenir dans cette maudite

Europe. Que vous avez raison, mon cher Martin ! tout n'est qu'illusion & calamité.

Il tomba dans une mélancolie noire, & ne prit aucune part à l'Opéra alla moda, ni aux autres divertissemens du Carnaval ; pas une Dame ne lui donna la moindre tentation. Martin lui dit : Vous êtes bien simple, en vérité, de vous figurer qu'un valet métis, qui a cinq ou six millions dans ses poches, ira chercher votre maîtresse au bout du Monde, & vous l'amenera à Venise. Il la prendra pour lui s'il la trouve. S'il ne la trouve pas, il en prendra une autre. Je vous conseille d'oublier votre valet Cacambo & votre maîtresse Cunégonde. Martin n'était pas consolant. La mélancolie de Candide augmenta, & Martin ne cessait de lui prouver qu'il y avait peu de vertu & peu de bonheur sur la Terre, excepté peut-être dans Eldorado, où personne ne pouvait aller.

En disputant sur cette matière importante, & en attendant Cunégonde, Candide aperçut un jeune Théatin dans la Place Saint-Marc, qui tenait sous le bras une fille. Le Théatin paraissait frais, potelé, vigoureux ; ses yeux étaient brillans, son air assuré, sa mine haute, sa démarche fière. La fille était très-jolie & chantait ; elle regardait amoureusement son Théatin, & de tems en tems lui pinçait ses greffes joues. Vous m'avouerez du moins, dit Candide à Martin, que ces gens-ci font heureux ; je n'ai trouvé jusqu'à présent dans toute la Terre habitable, excepté dans Eldorado, que des infortunés ; mais pour cette fille & ce Théatin, je gage que ce font des créatures très-heureuses. Je gage que non, dit Martin. Il n'y a qu'à les prier à dîner, dit Candide, & vous verrez si je me trompe.

Aussi-tôt il les aborde, il lui fait ses compliments, & les invite à venir à son hôtellerie manger des macaronis, des perdrix de Lombardie, des œufs d'esturgeon, & à boire du vin de Montepulciano, du Lachryma-Christi, du Chypre & du Samos. La Demoiselle rougit, le Théatin accepta la partie, & la fille le suivit en regardant Candide avec des yeux de surprise & de confusion, qui furent obscurcis de quelques larmes. A peine fut-elle entrée dans la chambre de Candide, qu'elle lui dit : Eh quoi, Monsieur Candide ne reconnaît plus Paquette ! A ces mots, Candide, qui ne l'avait pas considérée jusques-là avec attention, parce qu'il n'était occupé

que de Cunégonde, lui dit : Hélas ! ma pauvre enfant, c'est donc vous qui avez mis le Docteur Panglofs dans le bel état où je l'ai vu ?

Hélas !! Monsieur, c'est moi-même, dit Paquette, je vois que vous êtes instruit de tout. J'ai su les malheurs épouvantables arrivés à toute la Maison de Madame la Baronne, & à la belle Cunégonde. Je vous jure que ma destinée n'a guère été moins triste. J'étais fort innocente quand vous m'avez vue. Un Cordelier, qui était mon Confesseur, me séduisit aisément. Les fuites en furent affreuses ; je fus obligée de sortir du Château quelque temps après que M. le Baron vous eut renvoyé à grands coups de pieds dans le derrière. Si un fameux Médecin n'avait pas pris pitié de moi, j'étais morte. Je fus quelque temps par reconnaissance la maîtresse de ce Médecin. Sa femme, qui était jalouse à la rage, me battait tous les jours impitoyablement, c'était une Furie. Ce Médecin était le plus laid de tous les hommes, & moi la plus malheureuse de toutes les créatures, d'être battue continuellement pour un homme que je n'aimais pas. Vous savez, Monsieur, combien il est dangereux pour une femme acariâtre d'être l'épouse d'un Médecin. Celui-ci, outré des procédés de sa femme, lui donna un jour, pour la guérir d'un petit rhume, une médecine si efficace, qu'elle en mourut en deux heures de temps dans des convulsions horribles. Les parens de Madame intentèrent à Monsieur un procès criminel ; il prit la suite, & moi je fus mise en prison. Mon innocence ne m'aurait pas sauvée, si je n'avais pas été un peu jolie. Le Juge m'élargit à condition qu'il succéderait au Médecin. Je fus bientôt supplantée par une rivale, chassée sans récompense, & obligée de continuer ce métier abominable qui vous paraît si plaisant à vous autres hommes, & qui n'est pour nous qu'un abîme de misères. J'allai exercer la profession à Venise. Ah ! Monsieur, si vous pouviez vous imaginer ce que c'est que d'être obligée de caresser indifféremment, un vieux Marchand, un Avocat, un Moine, un Gondolier, un Abbé ; d'être exposée à toutes les insultes, à toutes les avanies ; d'être souvent réduite à emprunter une jupe pour aller faire lever par un homme dégoûtant ; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre ; d'être rançonnée par les Officiers de Justice, & de n'avoir en perspective qu'une vieillesse affreuse, un

hôpital & un fumier ; vous concilieriez que je fuis une des plus malheureuses créatures du Monde.

Paquette ouvrait ainsi son cœur au bon Candide dans un cabinet, en présence de Martin, qui disait à Candide : Vous voyez que j'ai déjà gagné la moitié de la gageure.

Frere Giroflée était resté dans la salle à manger, & buvait un coup en attendant le dîner. Mais, dit Candide à Paquette vous aviez l'air si gai, si content, quand je vous ai rencontrée vous chantiez, vous caressiez le Théatin avec une complaisance naturelle ; vous m'avez paru aussi heureuse que vous prétendez être infortunée. Ah ! Monsieur, répondit Paquette, c'est encor là une des misères du métier. J'ai été hier volée & battue par un Officier, & il faut aujourd'hui que je paraisse de bonne humeur pour plaire à un Moine.

Candide n'en voulut pas davantage, il avoua que Martin avait raison. On se mit à table avec Paquette & le Théatin ; le repas fut allez amusant ; & fur la fin on fie parla avec quelque confiance. Mon Pere, dit Candide au Moine, vous me paraissez jouit d'une destinée que tout le monde doit envier ; la fleur de la santé brille fur votre visage, votre physionomie annonce le bonheur ; vous avez une très-jolie fille pour votre récréation, & vous paraissez très-content de votre état de Théatin.

Ma foi, Monsieur, dit Frere Giroflée, je voudrais que tous les Théatins fussent au fond de la mer. J'ai été tenté cent fois de mettre le feu au Couvent, & d'aller me faire Turc. Mes parens me forcèrent, a l'âge de quinze ans, d'endosser cette détestable robe, pour laisser plus de fortune à un maudit frere aîné que Dieu confonde. La jalousie, la discorde, la rage, habitent dans le Couvent. Il est vrai que j'ai prêché quelques mauvais sermons qui m'ont valu un peu d'argent, dont le Prieur me vole la moitié, le reste me sert à entretenir des filles ; mais quand je rentre le soir dans le Monastère, je fuis prêt de me casser la tête contre les murs du dortoir ; & tous mes confreres font dans le même cas.

Martin, se tournant vers Candide avec son sang froid ordinaire : Eh bien, lui dit-il, n'ai-je pas gagné la gageure toute entière ? Candide donna deux mille piastres à Paquette, & mille piastres à Frere Giroflée. Je vous réponds,

dit-il, qu'avec cela ils feront heureux. Je n'en crois rien du tout, dit Martin ; vous les rendrez peut-être, avec ces piastres, beaucoup plus malheureux encore. Il en fera ce qui pourra, dit Candide : mais une chose me console, je vois qu'on retrouve souvent les gens qu'on ne croyait jamais retrouver ; il se pourra bien faire, qu'ayant rencontré mon mouton rouge & Paquette, je rencontre aussi Cunégonde. Je souhaite, dit Martin, qu'elle fasse un jour votre bonheur ; mais c'est de quoi je doute fort. Vous êtes bien dur, dit Candide. C'est que j'ai vécu, dit Martin.

Mais regardez ces Gondoliers, dit Candide, ne chantent-ils pas fans cesse ? Vous ne les voyez pas dans leur ménage avec leurs femmes & leurs marmots d'enfants, dit Martin. Le Doge a ses chagrins, les Gondoliers ont les leurs. Il est vrai qu'à tout prendre, le fort d'un Gondolier est préférable à celui d'un Doge ; mais je crois la différence si médiocre, que cela ne vaut pas la peine d'être examiné.

On parle, dit Candide, du Sénateur Pococurantè, qui demeure dans ce beau Palais sur la Brenta, & qui reçoit assez bien les étrangers. On prétend que c'est un homme qui n'a jamais eu de chagrin. Je voudrais voir une espèce si rare, dit Martin. Candide aussi-tôt fit demander au Seigneur Pococurantè la permission de venir le voir le lendemain.

CHAP. VINGT-CINQUIÈME.

Visite chez le Seigneur Pococurantè, Noble Vénitien.

CAndide & Martin allèrent en gondole sur la Brenta, & arrivèrent au Palais du Noble Pococurantè. Les jardins étaient bien entendus & ornés de belles statues de marbre, le Palais d'une belle Architecture. Le Maître du logis, homme de soixante ans, fort riche, reçut très-poliment les deux curieux, mais avec très-peu d'empressement ; ce qui déconcerta Candide, & ne déplut point à Martin.

D'abord, deux filles jolies & proprement mises, servirent du chocolat, qu'elles firent très-bien mousser. Candide ne put s'empêcher de les louer sur leur beauté, sur leur bonne grace & sur leur adresse. Ce sont d'assez bonnes créatures, dit le Sénateur Pococurante ; je les fais quelquefois coucher dans mon lit, car je suis bien las des Dames de la ville, de leurs coquetteries, de leurs jalousies, de leurs querelles, de leurs humeurs, de leurs petitesesses, de leur orgueil, de leurs sotises, & des sonnets qu'il faut faire ou commander pour elles ; mais après tout, ces deux filles commencent fort à m'ennuyer.

Candide, après le déjeuner, se promenant dans une longue galerie, fut surpris de la beauté des tableaux. Il demanda de quel Maître étaient les deux premiers ? Ils sont de Raphaël, dit le Sénateur ; je les achetai fort cher par vanité, il y a quelques années ; on dit que c'est ce qu'il y a de plus beau en Italie ; mais ils ne me plaisent point du tout ; la couleur en est très-rembrunie, les figures ne sont pas assez arrondies, & ne sortent point assez ; les draperies ne ressemblent en rien à une étoffe. En un mot, quoiqu'on en dise, je ne trouve point là une imitation vraie de la nature. Je n'aimerai un tableau que quand je croirai voir la nature elle-même ; il n'y en a point de cette espèce. J'ai beaucoup de tableaux, mais je ne les regarde plus,

Pococurantè, en attendant le dîner, se fit donner un Concerto, Candide trouva la musique délicieuse. Ce bruit, dit Pococurantè peut amuser une demi-heure, mais s'il dure plus longtemps, il fatigue tout le monde, quoique personne n'ose l'avouer. La musique aujourd'hui n'est plus que l'art d'exécuter des choses difficiles ; & ce qui n'est que difficile ne plaît point à la longue.

J'aimerais peut-être mieux l'Opera, si on n'avait pas trouvé le secret d'en faire un monstre qui me révolte. Ira voir qui voudra de mauvaises Tragédies

en musique, où les scènes ne font faites que pour amener très -mal à propos deux ou trois chansons ridicules qui font valoir le gosier d'une Actrice. Se pâmera de plaisir qui voudra, ou qui pourra, envoyant un châtré fredonner le rôle de César & de Caton, & se promener d'un air gauche sur des planches, Pour moi il y a longtemps que j'ai renoncé à ces pauvretés, qui font aujourd'hui la gloire de l'Italie, & que des Souverains payent si chèrement. Candide disputa un peu, mais avec discrétion. Martin fut entièrement de l'avis du Sénateur. : On se mit à table ; & après un excellent dîner on entra dans la bibliothèque. Candide, en voyant un Homère magnifiquement relié, loua l'Illustrissime sur son bon goût. Voilà, dit-il, un livre qui faisait les délices du grand Pangloss, le meilleur Philosophe de l'Allemagne. Il ne fait pas les miennes, dit froidement Pococurantè : on me fit accroire autrefois que j'avais du plaisir en le lisant. Mais cette répétition continuelle de combats qui se ressemblent tous, ces Dieux qui agissent toujours pour ne rien faire de décisif, cette Hélène qui est le sujet de la guerre, & qui à peine est une Actrice de la pièce ; cette Troie qu'on assiège & qu'on ne prend point, tout cela me causait le plus mortel ennui. J'ai demandé quelquefois à des savans, s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture ? Tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains ; mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque, comme un monument de l'antiquité, & comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.

Votre Excellence ne pense pas ainsi de Virgile, dit Candide ? Je conviens, dit Pococurantè, que le second, le quatrième, & le sixième livre de son Enéide sont excellens ; mais pour son pieux Enée ; & le fort Cloanthe ; & l'ami Achates, & le petit Ascanius, & l'imbécille Roi Latinus, & la bourgeoise Amata, & l'insipide Lavinia ; je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid & de plus désagréable. J'aime mieux le Tasse, & les contes à dormir debout de l'Arioste.

Oserais-je vous demander Monsieur, dit Candide, il vous n'avez pas un grand plaisir à lire Horace ? Il y a des maximes, dit Pococurantè, dont un homme du monde peut faire son profit, & qui, étant resserrées dans des vers énergiques, se gravent plus aisément dans la mémoire. Mais je me soucie

fort peu de son voyage à Brindes & de sa description d'un mauvais dîner, & de la querelle de crocheteurs entre je ne sai quel *Pupilus*, dont les paroles, dit-il, *étaient pleines de pus*, un autre dont les paroles *étaient du vinaigre*. Je n'ai lu qu'avec une extrême dégoût ses vers grossiers contre des vieilles & contre des sorcières, & je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à son ami Mécenas, que s'il est mis par lui au rang des Poètes Liriques, il frappera les Astres de son front sublime. Les sots admirent tout dans un Auteur estimé. Je ne lis que pour moi, je n'aime que ce qui est à mon usage. Candide qui avait été élevé à ne jamais juger de rien par lui-même, était fort étonné de ce qu'il entendait, & Martin trouvait la façon de penser de Pococurantè assez raisonnable.

Oh ! voici un Ciceron, dit Candide ; pour ce grand homme-là, je pense que vous ne vous lassez point de le lire ? Je ne le lis jamais, répondit le Vénitien. Que m'importe qu'il ait plaidé pour Rabirius, ou pour Cluentius ? J'ai bien assez des procès que je juge ; je me ferais mieux accommodé de ses œuvres philosophiques, mais quand j'ai vû qu'il doutait de tout, j'ai conclu que j'en savais autant que lui, & que je n'avais besoin de personne pour être ignorant.

Ah, voilà quatre-vingt volumes de recueils d'une Académie des Sciences, s'écria Martin ; il se peut qu'il y ait là du bon. Il y en aurait, dit Pococurantè, si un seul des Auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles ; mais il n'y a dans tous ces livres que de vains systèmes, & pas une seule chose utile.

Que de pièces de Théâtre je vois-là ! dit Candide, en Italien, en Espagnol, en Français. Oui, dit le Sénateur, il y en a trois mille, & pas trois douzaines de bonnes. Pour ces recueils de Sermons, qui tous ensemble ne valent pas une page de Sénèque, & tous ces gros volumes de Théologie, vous pensez bien que je ne les ouvre jamais, ni moi, ni personne.

Martin aperçut des rayons chargés de livres Anglais. Je crois, dit-il, qu'un Républicain doit se plaire à la plupart de ces ouvrages écrits si librement ; oui, répondit Pococurantè, il est beau d'écrire ce qu'on pense ; c'est le privilège de l'homme. Dans toute notre Italie on n'écrit que ce qu'on ne perde pas ; ceux qui habitent la patrie des Césars & des Antonins

n'osent avoir une idée sans la permission d'un Jacobin. Je ferais content de la liberté qui inspire les génies Anglais, si la passion & l'esprit de parti ne corrompaient pas tout ce que cette précieuse liberté a d'estimable.

Candide appercevant un Milton. lui demanda s'il ne regardait pas cet Auteur comme un grand homme. Qui ? dit Pococurantè, ce barbare, qui fait un long Commentaire en dix livres de vers durs du premier chapitre de la Genèse, ce grossier imitateur des Grecs, qui défigure la création, & qui tandis que Moïse représente l'Etre Eternel produisant le Monde par la parole, fait prendre un grand compas par le Messiah dans une armoire du Ciel pour tracer son ouvrage ? Moi j'estimerai celui qui a gâté l'Enfer & le Diable du Tasse ; qui déguise Lucifer, tantôt en crapaud, tantôt en Pigmée ; qui lui fait rebattre cent fois les mêmes discours ; qui le fait disputer sur la Théologie ; qui en imitant sérieusement l'invention comique des armes à feu de l'Arioste, fait tirer le canon dans le Ciel par les Diables ? Ni moi. ni personne en Italie n'a pu se plaire à toutes ces tristes extravagances ; & le mariage du péché & de la mort, & les couleuvres dont le péché accouche, font vomir tout homme qui a le goût un peu délicat. Ce Poème obscur, bizarre & dégoûtant, fut méprisé à sa naissance ; je le traite aujourd'hui comme il fut traité dans sa patrie par ses contemporains. Au reste, je dis ce que je pense, & je me soucie fort peu que les autres pensent comme moi.

Après avoir fait ainsi la revue de tous les livres, ils descendirent dans le Jardin. Candide en loua toutes les beautés. Je ne sçai rien de si mauvais goût, dit le Maître ; nous n'avons ici que des colifichets, mais je vais dès demain en faire planter un d'un dessein plus noble.

Quand les deux curieux eurent pris congé de son Excellence : Or ça, dit Candide à Martin, vous conviendrez que voilà le plus heureux de tous les hommes ; car il est au-dessus de tout ce qu'il possède. Ne voyez-vous pas, dit Martin, qu'il est dégoûté de tout ce qu'il possède ? Platon a dit, il y a long-tems, que les meilleurs estomacs ne sont pas ceux qui rebutent tous les alimens. Mais, dit Candide, n'y a-t-il pas du plaisir à tout critiquer ? à sentir des défauts où les autres hommes croient voir des beautés ? C'est-à-dire, reprit Martin, qu'il y a du plaisir à n'avoir pas de plaisir ? Oh bien, dit

Candide, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai Mademoiselle Cunégonde. C'est toujours bien fait d'espérer, dit Martin.

Cependant les jours, les semaines s'écoulaient ; Cacambo ne revenait point, & Candide était si abîmé dans sa douleur, qu'il ne fit pas même réflexion que Paquette & Frere Giroflée n'étaient pas venus feulement le remercier.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME,

*D'un souper que Candide & Martin firent
avec six étrangers, & qui ils étaient.*

UN soir que Candide, suivi de Martin, allait se mettre à table avec les étrangers qui logeaint dans la même hôtellerie, un homme à visage couleur de fuie, l'aborda par derrière, & le prenant par le bras, lui dit : Soyez prêt à partir avec nous, n'y manquez pas. Il se retourne, & voit Cacambo. Il n'y avait que la vue de Cunégonde qui put l'étonner & lui plaire davantage. Il fut sur le point de devenir fou de joie. Il embrasse son cher ami, Cunégonde est ici fans doute, où est-elle ? mène-moi vers elle, que je meure de joie avec elle. Cunégonde n'est point ici, dit Cacambo, elle est à Constantinople. Ah Ciel ! à Constantinople ! Mais fût-elle à la Chine, j'y voie, partons. Nous partirons après souper, reprit Cacambo ; je ne peux vous en dire davantage ; je suis esclave, mon Maître m'attend ; il faut que j'aie le servir à table ; ne dires mot ; soupez & tenez-vous prêt.

Candide, partagé entre la joie & la douleur, charmé d'avoir revû son agent fidèle, étonné de le voir esclave, plein de l'idée de retrouver sa maîtresse, le cœur agité, l'esprit bouleversé, se mit à table avec Martin, qui

voyait de sang froid toutes ces aventures, & avec six étrangers qui étaient venus passer le Carnaval à Venise.

Cacambo, qui versait à boire à l'un de ces six étrangers, s'approcha de l'oreille de son Maître fur la fin du repas, & lui dit : Sire, votre Majesté partira quand elle voudra, le vaisseau est prêt. Ayant dit ces mots, il sortit. Les convives étonnés se regardaient fans proférer une feule parole, lorsqu'un autre domestique s'approchant de son Maître lui dit : Sire, la chaise de votre Majesté est à Padoue, & la barque est prête. Le Maître fit un signe, & le domestique partit. Tous les convives se regardèrent encore, & la surprise commune redoubla. Un troisième valet s'approchant aussi d'un troisième étranger, lui dit : Sire, croyez-moi, votre Majesté ne doit pas rester ici plus longtemps, je vais tout préparer ; & aussi-tôt il disparut.

Candide & Martin ne douterent pas alors que ce ne fût une mascarade du Carnaval. Un quatrième domestique dit au quatrième Maître, Votre Majesté partira quand elle voudra, & sortit comme les autres. Le cinquième valet en dit autant au cinquième Maître. Mais le sixième valet parla différemment au sixième étranger qui était auprès de Candide ; il lui dit, ma foi, Sire, on ne veut plus faire crédit à Votre Majesté, ni à moi non plus ; & nous pourrions bien être coffrés cette nuit vous & moi ; je vais pourvoir à mes affaires ; adieu.

Tous les domestiques ayant disparu, les six étrangers, Candide & Martin, demeurèrent dans un profond silence. Enfin Candide le rompit ; Messieurs, dit-il, voilà une singulière plaisanterie, pourquoi êtes-vous tous Rois ? Pour moi je vous avoue que ni moi ni Martin nous ne le sommes.

Le Maître de Cacambo prit alors gravement la parole, & dit en Italien : Je ne suis point plaisant, je m'appelle Achmet III. J'ai été grand Sultan plusieurs années ; je détrônai mon frere ; mon neveu m'a détrôné ; on a coupé le cou à mes Visirs ; j'achève ma vie dans le vieux Serrail. Mon neveu, le grand Sultan Mahmoud, me permet de voyager quelquefois pour ma santé, & je fuis venu passer le Carnaval à Venise.

Un jeune homme qui était auprès d'Achmet parla après lui & dit : Je m'appelle Ivan : j'ai été Empereur de toutes les Russies ; j'ai été détrôné au berceau : mon pere & ma mere ont été enfermés ; on m'a élevé en prison :

j'ai quelquefois la permission de voyager, accompagné de ceux qui me gardent, & je suis venu passer le Carnaval à Venise.

Le troisième dit : Je suis Charles-Edouard, Roi d'Angleterre ; mon pere m'a cédé ses droits au Royaume. J'ai combattu pour les soutenir ; on a arraché le cœur à huit cent de mes partisans, & on leur en a battu les joues. J'ai été mis en prison ; je vais à Rome faire une visite au Roi mon pere, détrôné, ainsi que moi & mon grand-pere, & je suis venu passer le Carnaval à Venise.

Le quatrième prit alors la parole, dit : Je suis Roi des Polaques ; le fort de la guerre m'a privé de mes Etats héréditaires, mon pere a éprouvé les mêmes revers ; je me résigne à la Providence comme le Sultan Achmet, Empereur Ivan, & le Roi Charles Edouard, à qui Dieu donne une longue vie ; & je suis venu passer le Carnaval à Venise.

Le cinquième dit : Je suis aussi Roi des Polaques ; j'ai perdu mon Royaume deux fois ; mais la Providence m'a donné un autre Etat, dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les Rois des Sarmates ensemble n'en ont jamais pû faire sur les bords de la Vistule ; je me résigne aussi à la Providence ; & je suis venu passer le Carnaval à Venise.

Il restait au sixième Monarque à parler- Messieurs, dit-il, je ne suis pas si grand Seigneur que vous ; mais enfin j'ai été Roi tout comme un autre. Je suis Théodore, on m'a élu Roi en Corse ; on m'a appelé Votre Majesté, & à présent à peine m'appelle-t-on Monsieur. J'ai fait frapper de la monnoie, & je ne possède pas un denier ; j'ai eu deux Secrétaires d'Etat, & j'ai à peine un valet. Je me suis vu fur un Trône, & j'ai long-tems été à Londres en prison, fur la paille. J'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je sois venu comme Vos Majestés passer le Carnaval à Venise.

Les cinq autres Rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins au Roi Théodore pour avoir des habits & des chemises ; & Candide lui fit présent d'un diamant de deux mille sequins. Quel est donc, disaient les cinq Rois, ce simple particulier qui est en état de donner cent fois autant que chacun de nous, & qui le donne ?

Dans l'instant qu'on sortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre Altesses Sérénissimes, qui avaient aussi perdu leurs Etats par le fort

de la guerre, & qui venaient passer le reste du Carnaval à Venise. Mais Candide ne prit pas feulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver sa chère Cunégonde à Constantinople.

CHAPIT. VINGT-SEPTIÈME.

Voyage de Candide à Constantinople.

LE fidèle Cacambo avait déjà obtenu du Patron Turc qui allait reconduire le Sultan Achmet à Constantinople, qu'il recevrait Candide & Martin sur son bord. L'un & l'autre s'y rendirent après s'être prosternés devant sa misérable Hautesse. Candide, chemin faisant, disait a Martin : Voilà pourtant six Rois détrônés, avec qui nous avons soupé, & encor dans ces six Rois, il y en a un a qui j'ai fait l'aumône. Peut-être y a-t-il beaucoup d'autres Princes plus infortunés. Pour moi, je n'ai perdu que cent moutons, & je vole dans les bras de Cunégonde. Mon cher Martin, encor une fois, Pangloss avait raison, tout est bien. Je le souhaite, dit Martin. Mais, dit Candide, voila une aventure bien peu vraisemblable que nous avons eue à Venise. On n'avait jamais vu ni oui conter que six Rois détrônés soupassent ensemble au cabaret. Cela n'est pas plus extraordinaire, dit Martin, que la plûpart des choses qui nous font arrivées. Il est très-commun que des Rois soient détrônés ; & à l'égard de l'honneur que nous avons eu de souper avec eux, c'est une bagatelle qui ne mérite pas notre attention.

A peine Candide fut-il dans le vaisseau, qu'il faut au cou de son ancien valet, de son ami Cacambo. Eh bien, lui dit-il, que fait Cunégonde ? est-elle toujours un prodige de beauté ? m'aime-t-elle toujours ? Comment se porte-t-elle ? Tu lui as sans doute acheté un Palais à Constantinople ?

Mon cher Maître, répondit Cacambo, Cunégonde lave les écuelles fur le bord de la Propontide, chez un Prince qui a très-peu d'écuelles ; elle est esclave dans la maison d'un ancien Souverain nommé Ragotsky, à qui le grand Turc donne trois écus par jour dans son azile : mais ce qui est bien plus triste, c'est qu'elle a perdu la beauté, qu'elle est devenue horriblement laide. Ah ! belle ou laide, dit Candide, je suis honnête homme, & mon devoir est de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduite à un état si abject avec les cinq ou six millions que tu avais apportés ? Bon, dit Cacambo, ne m'en a-t-il pas fallu donner deux millions au Sennor Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza, Gouverneur de Buenos-Ayres, pour avoir la permission de reprendre Mademoiselle Cunégonde ? & un Pirate ne nous a-t-il pas bravement dépouillé de tout le reste ? Ce Pirate ne nous a-t-il pas menés au Cap de Matapan, à Milo, à Nicarie, à Samos, à Petra, aux Dardannelles, à Marmora, à Scutari ? Cunégonde & la Vieille fervent chez ce Prince dont je vous ai parlé, & moi je fuis esclave du Sultan détrôné. Que d'épouvantables calamités enchaînées les unes aux autres ! dit Candide. Mais après tout, j'ai encor quelques diamans, je délivrerai aisément Cunégonde. C'est bien dommage qu'elle soit devenue si laide.

Ensuite se tournant vers Martin, Que pensez-vous, dit-il, qui soit le plus à plaindre, de l'Empereur Achmet, de l'Empereur Ivan, du Roi Charles-Edouard, ou de moi ? Je n'en sçai rien, dit Martin ; il faudrait que je fusse dans vos cœurs pour le savoir. Ah ! dit Candide, si Panglofs était ici, il le saurait & nous l'apprendrait. Je ne sçai, dit Martin, avec quelles balances votre Pangloss aurait pû peser les infortunes des hommes, & apprétier leurs douleurs. Tout ce que je présume, c'est qu'il y a des millions d'hommes fur la Terre cent fois plus à plaindre que le Roi Charles-Edouard, l'Empereur Ivan, & le Sultan Achmet. Cela pourrait bien être, dit Candide.

On arriva en peu de jours fur le canal de la Mer noire. Candide commença par racheter Cacambo fort cher ; & fans perdre de tems il se jetta dans une galère, avec ses compagnons pour aller sur le rivage de la Propontide, chercher Cunégonde, quelque laide qu'elle put être.

Il y avait dans la chiourme deux forçats qui ramaient fort mal, & à qui le Lévanti Patron appliquait de tems en tems quelques coups de nerf de bœuf sur leurs épaules nues ; Candide, par un mouvement naturel, les regarda plus attentivement que les autres galériens, & s'approcha d'eux avec pitié. Quelques traits de leurs visages défigurés lui parurent avoir Un peu de ressemblance avec Pangloss & avec ce malheureux Jésuite, ce Baron, ce frere de Mademoiselle Cunégonde. Cette idée l'émût & l'attrista. Il les considéra encore plus attentivement. En vérité, dit-il a Cacambo, si je n'avais pas vû pendre Maître Panglofs, & si je n'avais pas eu le malheur de tuer le Baron, je croirais que ce font eux qui rament dans cette galère.

Au nom du Baron, & de Pangloss les deux forçats pousserent un grand cri, s'arrêterent fur leur banc & laisserent tomber leurs rames. Le Lévanti Patron accourait fur eux, & les coups de nerf de bœuf redoublaient. Arrêtez, arrêtez, Seigneur, s'écria Candide, je vous donnerai tant d'argent que vous voudrez. Quoi ! c'est Candide, disait l'un des forçats ? Quoi ! c'est Candide, disait l'autre. Est-ce un songe ? dit Candide ; veillai-je ? suis-je dans cette galère ? Est-ce là Monsieur le Baron que j'ai tué ? est-ce là Maître Panglofs que j'ai vû pendre ?

C'est nous-mêmes, c'est nous mêmes, répondaient-ils. Quoi ! c'est-là ce grand Philosophe ? difait Martin. Eh ! Monsieur le Lévanti Patron, dit Candide, combien voulez-vous d'argent pour-la rançon de Monsieur de Thunder-ten-trunckh, un des premiers Barons de l'Empire, & de Monsieur Panglofs, le plus profond Métaphysicien d'Allemagne ? Chien de Chrétien, répondit le Lévanti Patron, puisque ces deux chiens de forçats Chrétiens font des Barons & des Métaphysiciens, ce qui est fans doute une grande dignité dans leur pays, tu m'en donneras cinquante mille sequins. Vous les aurez, Monsieur ; remenez-moi comme un éclair à Constantinople, & vous ferez payé fur le champ. Mais, non, menez-moi chez Mademoiselle Cunégonde. Le Lévanti Patron, fur la premiers offre de Candide, avait déjà tourne la proue vers la ville, & il faisait ramer plus vite qu'un oiseau ne fend les airs.

Candide embrassa cent fois le Baron & Panglofs. Et comment ne vous ai-je pas tué, mon cher Baron & mon cher Pangloss ; comment êtes-vous en

vie après avoir été pendu ? & pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie ? Est-il bien vrai que ma chère sœur soit dans ce pays ? disait le Baron. Oui, répondait Cacambo. Je revais donc mon cher Candide, s'écriait Panglofs : Candide leur présentait Martin & Cacambo. Ils s'embrassaient tous, ils parlaient tous à la fois. La galère volait, ils étaient déjà dans le port. On fit venir un Juif, à qui Candide vendit pour cinquante mille sequins, un diamant de la valeur de cent mille, & qui lui jura par Abraham, qu'il n'en pouvait donner davantage. Il paya incontinent la rançon du Baron & de Panglofs. Celui-ci se jeta aux pieds de son libérateur, & les baigna de larmes ; l'autre le remercia par un signe de tête, & lui promit de lui rendre cet argent à la première occasion. Mais est-il bien possible que ma sœur soit en Turquie ? disait-il. Rien n'est si possible, reprit Cacambo, puisqu'elle écure la vaisselle chez un Prince de Transylvanie. On fit aussi-tôt venir deux Juifs ; Candide vendit encor des diamans ; & ils repartirent tous dans une autre galère pour aller délivrer Cunégonde.

CHAPIT. VINGT-HUITIÈME,

Ce qui arriva à Candide, à Cunégonde, à Pangloss, à Martin, & c.

PARDON, encor une fois, dit Candide au Baron ; pardon, mon révérend Pere, de vous avoir donné un grand coup d'épée au travers du corps. N'en parlons plus, dit le Baron ; je fus un peu trop vif, je l'avoue ; mais puisque vous voulez savoir par quel hazard vous m'avez vu aux galères, je vous dirai ; qu'après avoir été guéri de ma blessure par le Frere Apoticaire du Collège, je fus attaqué & enlevé par un parti Espagnol ; on me mit en prison à Buenos-Ayres dans le tems que ma sœur venait d'en pair, Je demandai à retourner à Rome auprès du Père Général. Je fus nommé pour aller servir d'Aumônier à Constantinople auprès de Monsieur l'Ambassadeur de France. Il n'y avait pas huit jours que j'étais entré en fonction, quand je trouvai fur le soir un jeune Icoglan très-bien fait. Il faisait fort chaud : le jeune homme voulut se baigner, je pris cette occasion de me baigner aussi. Je ne savais pas que ce fût un crime capital pour un Chrétien, d'être trouvé tout nud avec un jeune Musulman. Un Cadi me fit donner cent coups de bâton sous la plante des pieds, & me condamna aux galères. Je ne crois pas qu'on ait fait une plus horrible injustice. Mais je voudrais bien savoir pourquoi ma sœur est dans la cuisine d'un Souverain de Transilvanie réfugié chez les Turcs ?

Mais vous, mon cher Pangloss, dit Candide, comment se peut-il que je vous revoye ? Il est vrai, dit Pangloss, que vous m'avez vu pendre ; je devais naturellement être brûlé ; mais vous vous souvenez qu'il plut à verse lorsqu'on allait me cuire : l'orage fut si violent qu'on désespéra d'allumer le feu ; je fus pendu parce qu'on ne put mieux faire : un Chirurgien acheta

mon corps, m'emporta chez lui, & me disséqua. Il me fit d'abord une incision cruciale depuis le nombril jusqu'à la clavicule. On ne pouvait pas avoir été plus mal pendu que je l'avais été. L'Exécuteur des hautes œuvres de la Sainte Inquisition, lequel était Sous-Diacre, brûlait à la vérité les gens à merveille, mais il n'était pas accoutumé à pendre : la corde était mouillée & glissa mal, elle fut mal nouée ; enfin je respirais encore ; l'incision cruciale me fit jeter un si grand cri, que mon Chirurgien tomba à la renverse, & croyant qu'il dissequait le Diable, il s'enfuit en mourant de peur, & tomba encor fur l'escalier en fuyant. Sa femme accourut au bruit, d'un cabinet voisin ; elle me vit sur la table étendu avec mon incision cruciale ; elle eut encore plus de peur que son mari, s'enfuit & tomba fur lui. Quand ils furent un peu revenus à eux, j'entendis la Chirurgienne qui disait au Chirurgien, Mon bon, de quoi vous avisez-vous aussi de dissequer un Hérétique ? Ne savez-vous pas que le Diable est toujours dans le corps de ces gens-là ? Je vais vîte chercher un Prêtre pour l'exorciser. Je frémis à ce propos, & je ramassai le peu de forces qui me reliaient, pour crier, Ayez pitié de moi ! Enfin le Barbier Portugais s'enhardit ; il recousut ma peau ; sa semme même eut foin de moi ; je fus sur pied au bout de quinze jours. Le Barbier me trouva une condition, & me fit laquais d'un Chevalier de Malthe qui allait à Venise : mais mon Maître n'ayant pas de quoi me payer, je me mis au service d'un Marchand Vénitien, & je le suivis à Constantinople,

Un jour il me prit fantaisie d'entrer dans une Mosquée ; il n'y avait qu'un vieux Iman, & une jeune dévote très-jolie qui disait ses Pate-nôtres : sa gorge était toute découverte : elle avait entre ses deux tetons un beau bouquet de tulipes, de roses, d'anémônes, de renoncules, d'hyacinthes, & d'oreilles d'ours : elle laissa tomber son bouquet ; je le ramassai, & je le lui remis avec un empressement très-respectueux. Je fus si longtems à le lui remettre, que l'Iman se mit en colere, & voyant que j'étais Chrétien, il cria à l'aide. On me mena chez le Cadi, qui me fit donner cent coups de lattes sur la plante des pieds, & m'envoya aux galères. Je fus enchaîné précisément dans la même galère & au même banc que Monsieur le Baron. Il y avait dans cette galère quatre jeunes gens de Marseille, cinq Prêtres Napolitains, & deux Moines de Corfou, qui nous dirent que de pareilles

aventures arrivaient tous les jours. Monsieur le Baron prétendait qu'il avait essuyé une plus grande injustice que moi : je prétendais moi, qu'il était beaucoup plus permis de remettre un bouquet sur la gorge d'une femme, que d'être tout nud avec un Icglan. Nous disputions sans cesse, & nous recevions vingt coups de nerf de bœuf par jour, lorsque l'enchaînement des événemens de cet Univers vous a conduit dans notre galère, & que vous nous avez rachetés.

Eh bien, mon cher Pangloss, lui dit Candide, quand vous avez été pendu, dissequé, roué de coups, & que vous avez ramé aux galères, avez vous toujours pensé que tout allait le mieux du monde ? Je suis toujours de mon premier sentiment, répondit Pangloss ; car enfin je suis Philosophe, il ne me convient pas de me dédire, Leibnitz ne pouvant pas avoir tort ; & l'harmonie préétablie est d'ailleurs la plus belle chose du monde, aussi bien que le plein & la matière subtile.

CHAPIT. VINGT-NEUVIÈME.

Comment Candide retrouva Cunégonde & la Vieille.

Pendant que Candide, le Baron, Panglofs, Martin & Cacambo, contaient leurs aventures, qu'ils raisonnaient sur les événemens contingens ou non contingens de cet Univers, qu'ils disputaient sur les effets & les causes, sur le mal moral & sur le mal physique, sur la liberté & la nécessité, sur les consolations que l'on peut éprouver lorsqu'on est aux galères en Turquie ; ils abordèrent sur le rivage de la Propontide à la maison du Prince de Transylvanie. Les premiers objets qui se présentèrent furent Cunégonde & la Vieille, qui étendaient des serviettes sur des ficelles pour les faire sécher.

Le Baron pâlit à cette vûe. Le tendre amant Candide en voyant sa belle Cunégonde rembrunie, les yeux éraillés, la gorge sèche, les joues ridées, les bras rouges & écaillés, recula trois pas saisi d'horreur, & avança ensuite par bon procédé. Elle embrassa Candide & son frère ; on embrassa la Vieille : Candide les racheta toutes deux.

Il y avait une petite métairie dans le voisinage ; la Vieille proposa à Candide de s'en accommoder, en attendant que toute la troupe eût une meilleure destinée. Cunégonde ne savait pas qu'elle était enlaidie, personne ne l'en avait avertie : elle fit souvenir Candide de ses promesses avec un ton si absolu, que le bon Candide n'osa pas la refuser. Il signifia donc au Baron qu'il allait se marier avec sa sœur. Je ne souffrirai jamais, dit le Baron, une telle bassesse de sa part, & une telle insolence de la votre ; cette infamie ne me fera jamais reprochée : les enfans de ma sœur ne pourraient entrer dans les Chapitres d'Allemagne. Non, jamais ma sœur n'épousera qu'un Baron de l'Empire. Cunégonde se jeta à ses pieds, & les baigna de larmes ; il fut inflexible. Maître fou, lui dit Candide, je t'ai rechappé des galères, j'ai payé

ta rançon, j'ai payé celle de ta sœur ; elle lavait ici des écuelles, elle est laide j'ai la bonté d'en faire ma femme, & tu prétends encore t'y opposer ; je te retuerai si j'en croyais ma colère. Tu peux me tuer encore, dit le Baron, mais tu n'épouserai pas ma sœur de mon vivant.

CHAPITRE TRENTIÈME.

Conclusion.

CAndide dans le fond de son cœur n'avait aucune envie d'épouser Cunégonde. Mais l'impertinence extrême du Baron le déterminait à conclure le mariage, & Cunégonde le pressait si vivement, qu'il ne pouvait s'en dédire. Il consulta Panglofs, Martin & le fidèle Cacambo. Panglofs fit un beau mémoire par lequel il prouvait que le Baron n'avait nul droit sur sa sœur, & qu'elle pouvait selon toutes les Loix de l'Empire épouser Candide de la main gauche. Martin conclut à jeter le Baron dans la Mer ; Cacambo décida qu'il fallait le rendre au Lévant Patron, & le remettre aux galères, après quoi on l'enverrait à Rome au Père Général par le premier vaisseau. L'avis fut trouvé fort bon ; la Vieille l'approuva ; on n'en dit rien à sa sœur ; la chose fut exécutée pour quelque argent, & on eut le plaisir d'attraper un Jésuite, & de punir l'orgueil d'un Baron Allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de désastres, Candide marié avec sa maîtresse, & vivant avec le Philosophe Pangloss, le Philosophe Martin, le prudent Cacambo & la Vieille, ayant d'ailleurs rapporté tant de diamans de la patrie des anciens Incas, menerait la vie du monde la plus agréable ; mais il fut tant fripponné par les Juifs, qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie ; sa femme devenant tous les jours plus laide, devint accanâtre & insupportable : la Vieille était infirme, & fut encore de plus mauvaise humeur que Cunégonde. Cacambo qui travaillait au Jardin, & qui allait vendre des légumes à Constantinople, était excédé de travail, & maudissait sa destinée. Panglofs était au désespoir de ne pas briller dans quelque Université d'Allemagne. Pour Martin, il était fermement persuadé qu'on est également mal partout, il prenait les choses

en patience. Candide, Martin, & Panglofs disputaient quelquefois de Métaphysique & de Morale. On voyait souvent passer sous les fenêtres de la métairie des bateaux chargés d'Effendis, de Bachas, de Cadis qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mitilène, à Erzerum. On voyait venir d'autres Cadis, d'autres Bachas, d'autres Effendis, qui prenaient la place des expulsés, & qui étaient expulsés à leur tour. On voyait des têtes proprement empaillées qu'on allait présenter à la Sublime Porte. Ces spectacles faisaient redoubler les dissertations ; & quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif, que la Vieille osa un jour leur dire : Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d'être violée cent fois par des Pirates Nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté & pendu dans un Auto-da-fè, d'être diffequé, de ramer aux galères, d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire ? C'est une grande question, dit Candide.

Ce discours fit naître de nouvelles réflexions, & Martin surtout conclut, que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui. Candide n'en convenait pas, mais il n'assurait rien. Pangloss avouait, qu'il avait toujours horriblement souffert : mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours, & n'en croyait rien.

Une chose acheva de confirmer Martin dans ses détestables principes, de faire hésiter plus que jamais Candide, & d'embarrasser Panglofs ; c'est qu'ils virent un jour aborder clans leur métairie Paquette & le Frère Giroflée, qui étaient dans la plus extrême misère : ils avaient bien vite mangé leurs trois mille piastres, s'étaient quittés, s'étaient raccommodés, s'étaient brouillés, avaient été mis en prison, s'étaient enfuis, & enfin Frère Giroflée s'était fait Turc. Paquette continuait son métier partout, & n'y gagnait plus rien. Je lavais bien prévu, dit Martin à Candide, que vos présens seraient bientôt dissipés, & ne les rendraient que plus misérables. Vous avez regorgé de millions de piastres vous & Cacambo, & vous n'êtes pas plus heureux que Frère Giroflée & Paquette. Ah, ah ! dit Panglofs à Paquette, le Ciel vous ramène donc ici parmi nous, ma pauvre enfant ! Savez-vous bien que vous m'avez coûté le bout du nez, un œil & une

oreille ? Comme vous voilà faite ! Se qu'est-ce que ce monde ! Cette nouvelle aventure les engagea a philosopher plus que jamais.

Il y avait dans le voisinage un Derviche très-fameux, qui passait pour le meilleur Philosophe de la Turquie ; ils allèrent le consulter ; Pangloss porta la parole, & lui dit : Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé ?

De quoi te mêles-tu ? dit le Derviche, est-ce là ton affaire ? Mais, mon Révérend Père, dit Candide, il y a horriblement de mal sur la Terre. Qu'importe, dit le Derviche, qu'il y ait du mal ou du bien ? Quand Sa Hautesse envoyé un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t elle si les souris qui font dans le vaisseau font à leur aise ou non ? Que faut-il donc faire ? dit Pangloss. Te taire, dit le Derviche. Je me flattais dit Pangloss, de raisonner un peu avec vous des effets & des causes, du meilleur des Mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'ame, & de l'harmonie préétablie. Le Derviche à ces mots leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Constantinople deux Visirs du Banc, & le Mouphti, & qu'on avait empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe faisait partout un grand bruit pendant quelques heures. Pangloss, Candide & Martin, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon Vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers. Pangloss qui était aussi curieux que raisonneur, lui demanda comment se nommait le Mouphti qu'on venait d'étrangler, je n'en sçai rien, répondit le bon homme, & je n'ai jamais sçu le nom d'aucun Mouphti, ni d'aucun Visir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez ; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, & qu'ils le méritent ; mais jamais je ne m'informe de ce qu'on fait à Constantinople ; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison ; ses deux filles & ses deux fils leur présentèrent plusieurs fortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédra confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des pistaches, du caffè de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais caffè de Batavia & des Isles. Après quoi les deux

filles de ce bon Musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Panglofs & de Martin.

Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste & magnifique Terre ? Je n'ai que vingt arpens, répondit le Turc ; je les cultive avec mes enfans ; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice & le besoin.

Candide en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Panglofs & à Martin : Ce bon vieillard me paraît s'être fait un fort bien préférable à celui des six Rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. Les grandeurs, dit Panglofs, font fort dangereuses, selon le rapport de tous les Philosophes. Car enfin Eglon, Roi des Moabites, fut assasiné par Aod ; Absalon fut pendu par les cheveux & perça de trois dards. Le Roi Nadab, fils de Jéroboam, fut tué par Baza ; le Roi Ela, par Zambri ; Okosias par Jehu ; Attalia par Joïada ; les Rois Joakim, Jéconias, Sédécias furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus, Astiage, Darius, Denys de Syracuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, Jugurtha, Arioviste, César, Pompée, Néron, Othon, Vitellius, Domitien, Richard second d'Angleterre, Edouard fécond, Henri six, Richard trois, Marie Stuart, Charles premier, les trois Henri de France, l'Empereur Henri quatre ? Vous savez..... Je sçai aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. Vous avez raison, dit Pangloss ; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis, *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât ; ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. Travaillons sans raisonner, dit Martin, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable.

Toute la petite société entra dans ce louable dessein ; chacun se mit à exercer ses talens. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était à la vérité bien laide ; mais elle devint une excellente pâtissière ; Paquette broda ; la Vieille eut foin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à Frère Giroflée qui ne rendît service ; il fut un très-bon menuisier, & même devint honnête-homme : & Panglofs disait quelquefois à Candide : Tous les événemens font enchaînés dans le meilleur des Mondes possibles ; car enfin, si vous n'aviez pas été chassé d'un beau Château à grands coups de pied dans le derrière, pour l'amour de Mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'Inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez

pas donné un bon coup d'épée au Baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédras confits & des pistaches. Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin jardin,

FIN.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Candide, ou l'Optimisme / , traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1057558n>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine

de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et

notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect

de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. CANDIDE, ou L'OPTIMISME.
 1. CHAPITRE PREMIER. - Comment Candide fut élevé dans un beau Château, & comment il fut chassé d'icelui.
 2. CHAPITRE SECOND. - Ce que devint Candide parmi les Bulgares.
 3. CHAPITRE TROISIÈME. - Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, & ce qu'il devint.
 4. CHAPITRE QUATRIÈME, - Comment Candide rencontra son ancien Maître de Philosophie, le Docteur Panglofs, & ce qui en advint.
 5. CHAPITRE CINQUIÈME, - Tempête, naufrage, tremblement de terre, & ce qui advint du Docteur Panglofs, de Candide, & de l'Anabatiste Jaques.
 6. CHAPITRE SIXIÈME. - Comment on fit un bel Auto-da-fé pour empêcher les tremblements de terre, & comment Candide fut fessé.
 7. CHAPITRE SEPTIÈME - Comment une vieille prit soin de Candide, & comment il retrouva ce qu'il aimait.
 8. CHAPITRE HUITIÈME - Histoire de Cunégonde.
 9. CHAPITRE NEUVIÈME. - Ce qui advint de Cunégonde, de Candide, du grand Inquisiteur, & du Juif.
 10. CHAPITRE DIXIÈME. - Dans quelle détresse Candide, Cunégonde & la vieille arrivent à Cadix, & de leur embarquement.
 11. CHAPITRE ONZIÈME, - Histoire de la Vieille.
 12. CHAPITRE DOUZIÈME, - Suite, des malheurs de, la Vieille,
 13. CHAPITRE TREIZIÈME. - Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde & de la Vieille.

14. CHAPITRE QUATORZIÈME. - Comment Candide & Cacambo furent reçus chez les Jésuites du Paraguai.
 15. CHAPITRE QUINZIÈME. - Comment Candide tua le frère de sa chère Cunégonde.
 16. CHAPITRE SEIZIÈME. - Ce qui advint aux deux Voyageurs avec deux filles, deux singes & les Sauvages nommés Oreillons.
 17. CHAPITRE DIX – SEPTIÈME. - Arrivée de Candide & de son valez au pays d'Eldorado, & ce qu'ils y virent.
 18. CHAPITRE DIX-HUITIÈME. - Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.
 19. CHAPITRE DIX-NEUVIÈME. - Ce qui leur arriva à Surinam, & comment Candide fit connaissance avec Martin.
 20. CHAPITRE VINGTIÈME, - Ce qui arriva sur mer à Candide & à Martin.
 21. CHAPITRE VINGT-UNIÈME. - Candide & Martin approchent des Côtes de France & raisonnent.
 22. CHAPIT. VINGT-DEUXIÈME. - Ce qui arriva en France à Candide & à Martin.
 23. CHAP. VINGT – TROISIÈME - Candide. & Martin vont, sur les Côtes d'Angleterre ; ce qu'ils y voyent.
 24. CHAP. VINGT-QUATRIÈME. - De Paquette & de Frere Giroflée.
 25. CHAP. VINGT-CINQUIÈME. - Visite chez le Seigneur Pococurantè, Noble Vénitien.
 26. CHAPITRE VINGT-SIXIÈME, - D 'un souper que Candide & Martin firent avec six étrangers, & qui ils étaient.
 27. CHAPIT. VINGT-SEPTIÈME. - Voyage de Candide à Constantinople.
 28. CHAPIT. VINGT – HUITIÈME, - Ce qui arriva à Candide, à Cunégonde, à Panglofs, à Martin, & c.
 29. CHAPIT. VINGT-NEUVIÈME. - Comment Candide retrouva Cunégonde & la Vieille.
 30. CHAPITRE TRENTIÈME, - Conclusion.
3. À propos de cette édition numérique